

THEATRE DE POCHE



REVUE DE PRESSE

PRESSE ÉCRITE

La Libre Belgique - B. Fella
25/04/2019
La Libre Belgique - S. Bocart
23/04/2019
Le Soir - C. Makereel -
25/04/2019
Le Soir - C. Makereel -
29/04/2019
Bruzz - G. Bechet - 23/04/2019
L'Appel - J. Bauwin - Avril 2019
Focus Vif - N. Naizy - 09/05/2019
El Mundo - P. R. Suanzes -
4/06/2019
Agenda Interculturel CBAI - N.
Caprioli Novembre 2018
L'Echo - A. Debrocq - 01/06/2019
Albinfo.ch - Safet Kryemadhi -
15/06/2019
La Capitale - G. dos Santos -
01/02/2020
LM Magazine - T. Croq -
02/02/2020
Le Vif - E. Spoto - 6/05/2021
La Libre Belgique - S. Bocart -
05/2021
Le Vif Focus - E. Spoto -
15/05/2021

RADIO

RTBF La Première - Majuscules -
E. Caekelberghs 21/04/2019
RTBF Tendances Première - A.
Vandenplas - 29/04/2019
RTBF La Première Jour
Première - F. Heureux
26/04/2019
RTBF La Première - Entrez sans
frapper - J. Colin - 20/05/2019
RCF - D. Freyssinet - 30/04/2019
Radio Alma - Irène - 09/04/2019
Radio Judaica - Irit - 09/04/2019
Musiq'3 - F. Caudron -
26/04/2019
Arabel De tout pour faire un
monde - 30/04/2019
Radio Quartz - F. Bertrand -
21/05/2019
Radio Panik - Sakip Skepi-
05/05/2019

WEB

Brussels Is Yours - C. Cornet
18/04/2019
Brussels Express - K. Holman
24/04/2019
Bruzz TV - Saïd Al Haddad -

23/04/2019

RTBF Culture - D. Mussche -
07/05/2019
ABC NEWStv - Erisa Zykej -
16/05/2019
F. Nice - 03/05/2019
Le Suricate - E. Kempnaer -
05/05/2019
Bota Sot - 20/05/2019
55 News - Elona Zhana -
13/05/2019
Kultplus - 17/05/2019
Start News - Nga Elona Zhana -
19/05/2019
Zeri - Mai 2019

TV

RTL - JT -13h & 19h - E. Dupont
& R. Ahmetaj - 04/05/2019
RTBF - JT 19h30 A. Delvoye -
BX1 - JT - C. Houdmont et Y.
Vangansbeck - 19/04/2019
BX1 - LCR - D. Courier -
23/05/2019
ABC NEWS - A. Zykej - télévision
albanaise - 12/06/2

De la Bourse à la vie

Scènes D'anecdote amusante en anecdote douloureuse, Zenel Laci se raconte.

Critique Bruno Fella

C'est une petite dame au fichu bien ajusté. Elle avance tout doucement jusqu'au septième rang. Elle se pose en bout de rangée, pour ne pas qu'on la dérange. Elle a trouvé sa place. Et les mains parcheminées sur sa canne, elle fixe son fils, qui lui aussi a trouvé sa place... sur la scène du Théâtre de Poche.

Zenel la regarde avant de contempler le public de sa première de *Fritland*. D'une cinquantaine de coups d'économie, il pèle sa patate, puis une autre. C'est la mémoire des mains. Dix-huit ans qu'il a passés à en éplucher dans le snack familial Fritland à la Bourse. C'est ce qu'il va nous raconter. L'histoire de Zenel Laci, l'histoire de sa famille fuyant la dictature albanaise. Son père rêvant d'Amérique, se contentant de Bruxelles. *À la maison, on vivait comme en Albanie. Et l'extérieur, c'était*

la Belgique. À la maison, c'était le règne de la tradition, le règne de son père. Pas de Belges à la maison ! Et le petit Zenel de raccompagner sa copine à la porte. *«Et à 12 ans ?»* relance Denis Laujol, faire-valoir et metteur en scène de la pièce. À 12 ans, sa sœur, que l'on forcera à se marier, l'invite à lire. Et il s'évade enfin, dans sa tête.

Drôle et touchant

Fils d'immigré, il est étranger à tous les pays, étranger à sa famille qui ne le comprend pas, étranger à lui-même. D'anecdote en anecdote, souvent drôle, touchante,

Zenel Laci se trouve peu à peu, s'affirme : brosser l'enseignement technique pour lire, rebaptiser les clients Johnny, Dostoïevski ou Blanche-Neige (le travelo défraîchi de 4 heures du mat'), s'inventer Cyrano de la Friterie en servant, avec la fricadelle, les mots doux pour séduire aux petits mecs qui vont danser au Club 25... Mais il n'est pas à sa place. Et, un beau jour, devant son père, sa mère, ses quatre frères et sœurs il éclate : *«Papa ! – C'était la première fois que*

je l'appelais papa. Papa, je vais partir, sinon je vais crever.» *«En partant, ma mère m'a embrassé. Et elle m'a dit : Bravo !»* Parmi les spectateurs silencieux, son frère baisse la tête et cache ses yeux embués.

Zenel Laci n'est pas comédien. Quand il joue, assis sur des sacs de pomme de terre, ça s'entend, mais, quand il le vit, ça se sent. Ce spectacle, ce sont ses maux, ses paroles. Celles qu'il a portées en lui si longtemps et apportées un jour en touffe au Théâtre de Poche. Ici, maintenant, il n'est plus l'étranger, il a trouvé sa place.

Ce qui ne l'empêche pas de prendre le public par la main et de l'emmener goûter ses frites devant le théâtre. On tente d'attraper un insaisissable cornet de promesses dorées, emballé au propre d'une prose maladroite. Zenel Laci en sert à volonté, et, à qui veut, ses histoires, qu'il n'a pas fini de raconter.

Zenel Laci

L'auteur vous servira autant d'histoires que de frites.



MARIE AURORE D'AWANS

→ Bruxelles, Théâtre de Poche, jusqu'au 18 mai, à 20h30. Durée : 1h15.

Rés : 02.649.17.27, reservation@poche.be

À Savoir

Quoi ? *Fritland*, c'est le récit de vie, intime et douloureux, de Zenel Laci, Belge d'origine albanaise, qui, de ses 12 à 30 ans, prépara et servit des frites dans la friterie familiale. Pour la première fois de sa carrière, il se glisse dans la peau du comédien pour interpréter son propre rôle. La mise en scène est signée Denis Laujot, "qui a mis beaucoup d'humanité dans ce spectacle", souligne Zenel Laci.

Où ? Au Théâtre de Poche - 02.649.17.27 - www.poche.be

Quand ? Du 23 avril au 18 mai.

■ Fils de réfugiés politiques albanais, Zenel Laci a travaillé pendant 18 ans dans la friterie familiale "Fritland", une institution à Bruxelles.

■ Devenu auteur, metteur en scène et scénographe, il livre ce vécu, intime et douloureux, dans sa nouvelle pièce "Fritland".

Zenel Laci, de fritier à auteur: "La littérature m'a sauvé"

Rencontre Stéphanie Bocart

Paraphraser multicolore à la main dressé vers le ciel, un guide espagnol emmène un groupe de touristes vers la Grand-Place de Bruxelles. Il est un peu plus de 9 heures. Le ciel est bleu et les rayons du soleil font scintiller les dorures des statues et médaillons des édifices enserrant ce joyau du patrimoine. Lunettes de soleil sur le nez et appareils photos en mode selfie, les visiteurs ont les yeux ravis sur ces façades au lustre récemment pleinement retrouvé.

À quelques pas de là, le long de la Bourse, les stores de la friterie *Fritland* - l'une des plus connues de Bruxelles - sont encore baissés. Mais, à l'intérieur, la graisse crépite déjà dans les bacs, les hamburgers grillent, les oignons frient et les carbonades mijotent. L'odeur, tenace, de gaillon saisit les narines. Fricadelles, viandelles, cervelas, croquettes de fromage et de poisson, poulyeroc, brochettes..., prêts à être garnissent le présentoir. Au-dessus sont affichés les prix et les sauces au choix : mayonnaise, ketchup, samurai, tartare maison, pita, pickels...

Aujourd'hui auteur, metteur en scène et scénographe, Zenel Laci a passé 18 ans de sa vie derrière le comptoir de *Fritland*. "Chaque jour, nous préparons 200 à 300 kg de pommes de terre", se souvient-il. Car c'est là que réside tout le secret de la réussite de cette petite entreprise familiale : servir aux clients des frites fraîches. Un succès, intimement lié à l'histoire et au vécu de la famille Laci, que Zenel porte et incarne - ce sera sa première en tant que comédien - sur la scène du

Théâtre de Poche.

Un rêve : partir aux États-Unis

Accoudé à une table haute de *Fritland*, dans le brouhaha des vapeurs de graisse bouillonnante, Zenel plonge dans son passé. Et raconte : "En 1978, quand mon père a repris la friterie - elle appartenait à un Portugais -, elle ne ressemblait pas du tout à ça. Tout était en carrelage blanc et on ne servait pas à l'extérieur". De culture albanaise, les Laci ne consomment "pas du tout" de frites, alors comment en sont-ils venus à se lancer dans une telle aventure ? "Mes parents ont fui l'Albanie en 1952, avec un rêve : partir aux États-Unis." Pendant huit ans, dans l'attente d'obtenir leur visa, ils vivent dans différents camps de réfugiés en Croatie, Slovaquie et Italie. Mais leur demande de visa est refusée. Ils débarquent alors en Belgique en 1963, "déjà quelque part parce que c'était huit ans de perdu", mais "leur rêve américain ne s'était pas éteint", car la Belgique représente aussi "un idéal de plein emploi". "Mes parents ont été très bien accueillis et ont trouvé directement du travail." Forges de Clabeco, carrières de Tubize, les Laci, qui ont émigré avec oncles, tantes, grands-parents..., ne ménagent pas leur peine. Cadet d'une fratrie de cinq enfants - il a deux sœurs et deux frères aînés -, Zenel naît en 1966 à Soignies.

Son rêve américain chevillé au corps, le père de Zenel décide de partir vivre à Bruxelles. "Il avait

cette envie d'être indépendant, d'avoir son propre commerce, poursuit Zenel. Il rêvait de tenir un magasin d'alimentation où toute la famille pourrait travailler. Son critère, c'était : 'la tête, je ne sais pas si on l'a, mais les bras, oui, alors on va les utiliser car on est assez nombreux'. Mon père était quelqu'un de très coriace, très dur, vis-à-vis de lui-même et de ses enfants. Il voulait travailler et amasser un maximum d'argent parce qu'il se disait qu'un jour, il s'en irait aux États-Unis". Dans l'espoir de boucler ses valises à tout instant, Mr Laci cultive l'entre-soi. "Nous avons vécu séparés des Belges pendant toutes ces années-là. Nous sommes restés cloîtrés, analysés, avec le recul, Zenel. Si on travaillait avec les Belges, si on devenait copains-copines avec les Belges, son rêve allait mourir".

Caché dans le grenier pour lire

Par un concours de circonstance, Mr Laci apprend qu'une friterie est à vendre et que c'est un commerce qui pourrait lui convenir "pour la simple et bonne raison qu'on lui dit : 'En Belgique, les frites, tout le monde adore !'". La règle pour que ça marche ? "Les pommes de terre doivent être fraîches, donc il faut les peler - Pas de souci !, a dit mon père. J'ai cinq enfants ! Après, il faut une double cuisson et de la graisse de bœuf. Et la pomme de terre en soi ne coûte pas cher". Ni une ni deux, les cinq enfants Laci ont été mis au travail à peler, des heures durant, des pommes de terre à la main. Et peu à peu, *Fritland* a gagné ses premiers clients.

De ses 12 à 14 ans, Zenel ne travaille à la friterie

"Quand on commence à travailler à 14 ans, puis que les années s'enchaînent, ça devient un enfer."



Si les Laci sont propriétaires de la frièrerie "Fritland" depuis 1978, Zemel, le cadet de la famille, a quitté "Fritland" quand il avait 30 ans pour réaliser des études de théâtre.

que les week-ends, "pour m'acclimater à ce lieu très étrange". Peu lettrés – "mes parents n'étaient pas du tout intellectuels; d'ailleurs, il n'y avait pas de livres chez nous, on n'avait pas accès à la culture" –, les Laci ont inscrit leurs cinq enfants dans une école technique. "Mais ce n'était pas du tout mon univers, se rappelle Zemel. Je n'allais donc qu'à trois cours : le français, la géographie et l'histoire. Les autres, je les brisais". Jeune adolescent faisant l'école buissonnière, "j'avais trouvé un petit stratagème, car ça ne me plaisait pas de traîner dans la rue : quand tout le monde partait, comme je n'avais pas la clé de la maison, je passais par le soupirail et j'allais me cacher dans le grenier huit heures par jour pour fuir semblant d'être à l'école". Son temps, il le passe à lire, à découvrir la littérature. "Très bon camarade" de classe en primaire, il avait reçu des livres en récompense et "je m'étais déjà dit que c'était pas mal les bouquins". "J'étais toujours en retrait, assez mélancolique, timide; j'étais très renfermé, je parlais très peu. La lecture était donc pour moi un moyen de m'évader et de trouver des réponses aux questions que je me posais." En particulier concernant son père, dur et autoritaire. "J'étais tellement mal dans cette situation familiale où on était enfermé sur nous-mêmes que, confiant-il, très tôt, j'ai pensé physiquement à comment je vais le tuer mon père". C'est que chez les Laci, la vie quotidienne est dictée par le Kanun, code coutumier du Nord de l'Albanie "qui régit toute la vie sociale depuis le XV^e siècle". "Dans le Kanun, le père a autorité et tout pouvoir", explique Zemel. C'est lui qui décide de marier les enfants; on ne peut pas fuir de choix sans l'aval du père. C'est donc une figure tutélaire énormément écrasante. Grâce à ses lectures, il réalise que "le monde des livres est complètement différent du mien : est-ce

possible que des personnages jouissent d'une telle liberté ?" Il découvre Jules Verne, Edgar Allan Poe, Baudelaire. Il découvre grâce à Rimbaud l'existence de l'homosexualité – taboue chez les siens – et comprend, en lisant Dostoïevski, ce qu'est le complexe d'Œdipe. "Sans la littérature, j'aurais très mal tourné, assure-t-il. Très humblement, je peux dire que la littérature m'a sauvé".

"Pour sauver la caisse, j'ai dû me battre"

Mais son père découvre le pot aux roses. "J'ai reçu une torgnole mémorable et un boulot !" Derrière le comptoir de Fritland de jour comme de nuit, Zemel n'en abandonne pas pour autant son goût de la littérature. "Je lisais quand il n'y avait pas de clients et surtout en fin de nuit." Mais les conditions de travail sont très difficiles et pénibles. Debout 14 à 16 heures par jour, Zemel est imbibé de l'odeur de graisse, ses cheveux brûlent sous les émanations de cuisson et son corps souffre sous le poids des bacs de graisse. Les clients défilent; des habitués, des marginaux (clochards, prostituées) – Zemel se lie d'amitié avec certains d'entre eux – et beaucoup de fêtards et de noctambules. À cette époque, le quartier est mal fréquenté et, très souvent la nuit, agité par des bagarres et des émeutes. "Pour sauver la caisse, j'ai dû me battre alors que ce n'était pas du tout mon caractère, se désole Zemel. On avait une barre en fer sous le comptoir pour se défendre. Il n'y avait pas pire endroit pour moi que d'être à la frièrerie. Cette extrême violence au quotidien m'angoissait". Mis au service d'un rêve qui n'est pas le sien, privé de toute liberté,

le jeune homme ressent un profond mal-être. "Quand on commence à travailler à 14 ans, puis que les années s'enchaînent, ça devient un enfer. Je ne pouvais pas affirmer mes choix. Vers 16-17 ans, je me suis renfermé sur moi-même. Je ne faisais plus que lire. Je suis devenu anorexique-boulimique." Il pense même au suicide.

Quitter "Fritland", une rupture

Son salut, il le doit à sa passion pour la littérature – et très vite l'écriture – et à sa sœur aînée, le seul membre de sa famille à qui il s'ouvre, qui l'encourage dans cette voie et le soutient. "À 25 ans, j'ai dit à ma famille : 'À 30 ans, je pars. Je veux faire des études.'" Et il s'exécute. "J'ai réuni ma famille à l'ancienne. J'ai été extrêmement dur; il fallait que je sauve ma vie. Cela a été un vrai drame et une vraie trahison." La rupture est totale. "Comme dit le Kanun, quand on quitte la famille, on part sans sa part d'héritage et sans rien." Désormais seul, il doit se reconstruire. "Quitter Fritland, ça n'a pas été 'fastoche' comme on dit." Mais il s'accroche, étudie la scénographie en cours du soir avant d'obtenir une licence en études théâtrales à l'UCL. En 2010, il crée sa propre compagnie : Fritland-Théâtre. "C'est le vrai hommage à mon père", explique Zemel, car, fût-il allé aux États-Unis, il est venu en Belgique et a créé Fritland, qui est l'une des bonnes frièreries de Bruxelles. Son père est décédé il y a quelques années déjà. "Avec le temps, sourit-il, très ému, j'ai compris qu'il était un grand Monsieur, qu'il nous avait aimés à sa manière. Cette pièce résonne donc comme une vraie réconciliation".

lalibre.be

En vidéo

Retrouvez sur notre site l'interview de Zemel Laci sur les spécialités de "Fritland" : les frites fraîches et la mitraillette.

SCÈNE

Zenel Laci, une vie à double cuisson



Longtemps fritier, Zenel Laci est devenu auteur et comédien après avoir rompu avec un clan familial digne du « Parrain », sans la mafia. Il se raconte dans « Fritland ».

PORTRAIT
CATHERINE MAKEREEL

Dix heures du matin, à flanc de la Bourse. Il est un peu tôt pour prendre un cornet, sauce andalouse, chez Fritland. Et puis, de toute façon, ce jour-là, la friterie bruxelloise a bien plus croustillant à offrir qu'un paquet de frites. C'est une incroyable tranche de vie que nous déballe Zenel Laci sur les tables en bois de ce royaume de la frite, qui a aliéné une partie de sa vie mais a aussi nourri l'homme et surtout l'auteur et comédien qu'il est devenu aujourd'hui. Baigne et muse à la fois, *Fritland* donne même son titre au spectacle qu'il crée au Théâtre de Poche.

Au rez-de-chaussée, l'équipe de jour s'active déjà en prévision de l'ouverture des portes à 11h tandis qu'à la cave, Zenel Laci nous montre les mon-

tagues de pommes de terre, ces mêmes patates qu'il péait, dès à l'âge de 12 ans, pour faire prospérer l'entreprise familiale. « Regardez, on voit encore les yeux », remarque-t-il en nous montrant les pommes de terre pelées trempant dans des bassins d'eau pour exsuder l'excès d'amidon. « C'est ça qui fait les croûtons dans le fond du cuquet et c'est à ça qu'on reconnaît les frites faites avec des patates fraîches et pas conditionnées ni surgelées. » S'il nous fait visiter les lieux avec une certaine mélancolie aujourd'hui, fier de nous raconter que le bourgmestre Philippe Close (PS) est un habitué et qu'il y a croisé Eden Hazard, un soir de célébration du dernier Mondial, l'endroit suscite aussi chez Zenel Laci des souvenirs plus douloureux. Attablé dans les effluves de friture, l'homme nous raconte son parcours improbable.

Une histoire qui prend racine en Albanie où, en 1952, ses grands-parents et son père fuient le régime communiste. « Mon grand-père était propriétaire terrien et royaliste. En s'opposant au régime, il risquait la prison et l'expropriation. Ils ont donc fui. » Son père avait alors 16 ans et rêvait déjà d'Amérique. Mais la réalité sera moins exotique : la famille enterrera certains proches au Kosovo avant d'être trimballée dans des camps de réfugiés, de la Croatie à l'Italie. « À l'époque, on redirigeait les réfugiés vers les pays européens mais mes parents espéraient toujours obtenir le sésame pour les États-Unis. » En vain, ils passeront huit ans dans ces camps avant de se

Fritland a donné son nom au spectacle que Zenel Laci a créé.
© SYRINA PIRALIL

résigner à rejoindre la Belgique. « Du coup, mes deux parents sont nés en Albanie, mes deux sœurs aînées au Kosovo, mon grand frère en Italie et mon autre frère et moi en Belgique. » Mais là encore, installé dans le plat pays, son père refuse d'abdiquer. « L'idée était de se faire un peu d'argent pour aller en Amérique. D'ailleurs, nous, les enfants, restions cloîtrés à la maison. On ne pouvait jamais inviter personne à la maison

parce que si on s'intégrait, c'était son rêve d'Amérique qui mourait. » Après avoir travaillé aux forges de Clabecq, ce têtu de père démenage soudain la famille à Bruxelles. « Un ami lui avait conseillé cette friterie qui était à remettre. Il n'avait jamais fait de frites de sa vie mais on lui avait dit : c'est simple, il faut juste des patates, de la graisse de bœuf, une double cuisson et de la main-d'œuvre pour peler les patates. À défaut de main-d'œuvre, mon

Le théâtre comme une renaissance

Si l'on trouve Denis Laujol à la mise en scène de *Fritland*, ce n'est certainement pas pour ses affinités avec la frite mais parce qu'il partage avec Zenel Laci un même chemin alambiqué, et pas du tout prédestiné, vers le théâtre. Petit, Denis Laujol rêvait de maillot jaune, de Tour de France, de col du Tourmalet, de bouquet sur le podium. Déterminé à devenir un grand coureur cycliste, le jeune homme a passé sa jeunesse sur un vélo, de courses en entraînements, espérant passer un jour chez les pros. Cette passion le dévorera toxiquement. Des années après avoir raccroché sa bécanne et bifurqué vers le théâtre, Denis Laujol a lui aussi, comme Zenel Laci dans

Fritland, raconté cette première vie insolite dans une pièce de théâtre : Porteur d'eau. Et là aussi, le spectacle était loin d'une ode béate mais grattait derrière le mythe pour dévoiler des coins plus sombres. Comme pour Zenel Laci, le théâtre fut pour lui une renaissance. Il n'est donc pas étonnant de le retrouver à la mise en scène de *Fritland*. Qui mieux que lui pouvait comprendre le destin d'un homme à la reconversion imprévisible ? Si Denis Laujol a finalement fait l'insaisissable avant de devenir comédien, auteur et metteur en scène, la voie de Zenel Laci jusqu'au théâtre fut plus récalcitrante, voire épineuse. Et c'est justement parce qu'il

ne vient pas du sérail, parce qu'il n'est d'aucune famille théâtrale, qu'il a simplement fait son petit bonhomme de chemin tout seul, à force de résilience, que sa présence au Poche aujourd'hui est d'autant plus précieuse. Preuve que la scène, généralement si clanique, sait aussi se faire poreuse, absorbant les parcours atypiques. Le théâtre, en fin de compte, n'est pas si éloigné du comestible de frites : on y trouve des frites frites rectangulaires, aux lignes prévisibles, cuites à point, mais aussi celles, plus cabossées, généralement au fond du paquet, qui se sont pris un peu trop d'huile mais qui sont finalement les plus goûteuses.

CMA

père a mis ses enfants à la tâche. »

Flanqué, sans lui demander son avis, dans une école technique, Zenel brosse la plupart des cours. « Je me planquais dans le grenier et je lisais. » Jules Verne, Edgar Allan Poe, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, il dévore la littérature. Mais à 14 ans, patatras ! Son père découvre qu'il fait l'école buissonnière et l'envoie illico travailler à la friterie. Il lit alors entre deux clients, se prend d'amitié pour un clochard, ancien prof de français, qui l'initie à Sartre, écrit des poèmes sur le papier des cornets de frites. Pendant que ses frères, avec l'argent qu'ils gagnent, s'habillent et sortent, lui achète des bouquins chez Pêlé-Mêle. La friterie devient son théâtre, une sorte d'observatoire de la condition humaine. Pour le meilleur – notamment quand il discute, la nuit, avec cette prostituée humaniste, qui lui inspirera plus tard le personnage de sa pièce *Valencia, princesse du monde* – mais aussi pour le pire. « A l'époque, le quartier était violent. On était ouvert 24 h / 24 dans une zone interlope, avec ses noctambules et ses fêtards. Il y avait des bagarres et mêmes des meurtres, et nous étions jeunes et livrés à nous-mêmes. A force, on devient violent, par nécessité. J'étais devenu autiste. Je ne parlais presque plus aux clients. En fin de nuit, je me réfugiais dans la littérature. Il fallait grappiller des heures pour lire mais c'était ma survie. »

« J'étais brisé mais heureux »

A 25 ans et après avoir évité un mariage arrangé en Albanie, Zenel décide de fuir cette vie mais la famille ne l'entend pas de cette oreille. « Depuis le 15^e siècle, la vie des Albanais est régie par le kanun, un texte qui codifie tous les aspects de la vie : le mariage, l'usage des armes, l'honneur, l'hospitalité, la vendetta, etc. C'est très clanique. Dans le kanun, tu ne quittes pas ta famille. » Le jeune homme décide malgré tout d'affronter son père, de lui exposer sa « vérité », ce qui sera perçu comme une trahison. « Et si tu trahis, tu pars, sans rien. » Il lui faudra trois ans pour se remettre et s'inventer une nouvelle vie. « J'étais brisé mais heureux. » Après quelques essais infructueux en candidat libre à l'ULB et cours par correspondance, il tente un cours de promotion sociale en scénographie à Saint-Luc, ce qui le mènera ensuite au Centre d'études théâtrales à Louvain-la-Neuve. Aujourd'hui, Zenel écrit (*Vivre, Human Beauty*) et met en scène (*Journal d'une femme du Kosovo*, inspiré de la chronique tenue par Sevdije Ahmeti, militante albanaise des droits de l'homme, durant la guerre au Kosovo). « Je suis un miraculé », lance celui qui garde encore quelques stigmates de son ancienne vie : des cheveux brûlés par la graisse, des varices dues à la station debout, une tendinite à l'épaule à force de soulever les bacs. « Deux fois, j'ai vendu ma bibliothèque et jeté mes textes en me disant que ça ne marcherait pas. » Au Poche, il jouera pour la première fois sur scène, notamment devant sa famille, avec qui il est aujourd'hui réconcilié. « Mon père est mort mais ma mère devrait venir me voir, ainsi que mes frères et sœurs, cousins, neveux. On parle tellement peu de l'Albanie, a fortiori dans le théâtre, que la rumeur de ce spectacle s'est répandue comme une trainée de poudre dans la communauté ! » En attendant, chez Fritland, à côté de la Bourse, on fait déjà la pub en emballant les frites dans l'affiche du spectacle. Décidément, on ne se défait pas si facilement de son destin.

Fritland du 23/4 au 18/5 au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Catherine Makereel - 29/04/2019 ***

Fritland Une vie épluchée à l'économe

Le récit de Zenel Laci fond dans la bouche ! Avec une sincérité croustillante, l'ancien fritier déballe sa vie comme on dore une bintje : sans chichis mais avec feu.

Shéhérazade est un homme et nous l'avons rencontré. Oubliez la fille de vizir d'un conte persan : Shéhérazade est fils de fritier d'un conte albanais. Chaque jour, à la nuit tombée, Zenel Laci ensorcelle le public avec ses histoires. Si l'opération ne dure pas toute une nuit mais une bonne heure, tout le monde en redemande. A tel point qu'à la fin de la représentation, quand le conteur enfile son tablier pour servir non plus des tranches de récits mais des cornets de frites sur la terrasse, les spectateurs s'agglutinent autour de ses fourneaux pour écouter la suite de ses aventures. Et c'est reparti pour trois-quarts d'heure de fables savoureuses.

Nul besoin d'aller puiser dans des légendes millénaires : sa propre vie est un roman. On ne va pas tout vous dévoiler ici, ce serait comme servir la sauce andalouse avant les patates frites, mais disons que le spectacle voyage des montagnes du Kosovo au parvis de la Bourse, chez nous, de Jules Verne à Bruce Lee, des forges de Clabecq à la rue d'Aerschot, d'une ambiance balkanique digne de Kusturica aux nuits interlopes bruxelloises.

Pour résumer, disons que c'est l'histoire d'un enfant de réfugié albanais dont le père rêvait d'Amérique. L'histoire d'une famille qui voulait faire les frites les plus fraîches de Belgique pour faire oublier qu'ils étaient étrangers. L'histoire d'un petit garçon qui aimait lire mais s'est retrouvé, dès 14 ans, avec un économe dans les mains pour faire tourner l'entreprise du père. L'histoire d'une rupture douloureuse aussi, dans un clan régi par les lois archaïques du Kanun. Dans *Fritland*, Zenel Laci déroule mille et une anecdotes, transforme les clients de la friterie en personnages de cinéma, règle son compte avec quelques célébrités qui ont croisé son chemin. Mais il raconte surtout son improbable reconversion pour devenir auteur, metteur en scène et aujourd'hui, donc, comédien.

Le quinquagénaire affiche un tel charisme, une telle sincérité dans son rapport au public, qu'on se demande s'il était bien utile que le metteur en scène Denis Laujol lui serve de chaperon sur scène. On devine la démarche bienveillante du « mentor » pour rassurer le comédien en herbe, mais son discours introductif, ses relances directives, ses remarques sur le choix d'une musique ou la nécessité de mieux articuler viennent parfois casser le rythme, même si le duo tourne cette relation maître-élève largement en dérision. Tout comme Zenel Laci s'est spectaculairement émancipé du joug paternel et d'un destin qui semblait tout tracé, il eut fallu lui laisser la place de s'affranchir sur la scène également.

Ce petit bémol mis à part, *Fritland* croustille merveilleusement sous la dent, et va jusqu'à réquisitionner une partie du public pour l'épluchage de patates. Gare à ne pas y perdre un bout de doigt. Déjà qu'on y a laissé un bout de notre cœur !

Enfant de la frite

FR Fritland, une des friteries les plus en vue de la capitale, a une histoire peu commune, celle d'une famille albanaise qui ouvre un commerce avec peu de moyens et de grands rêves et celle d'un garçon qui préfère la musique des mots à celle de la graisse à frites. Zenel Laci se raconte dans un seul en scène au Théâtre de Poche. — GILLES BECHET • PHOTO: KAREN VANDENBERGHE

Zenel Laci s'est juré qu'à 30 ans, il quitterait la prospère friterie familiale pour aller à l'université concrétiser son amour pour la littérature et la langue française. Il a tenu parole. Aujourd'hui, il est auteur, metteur en scène et scénographe. Dans son spectacle *Fritland*, il revient avec humour et tendresse sur le parcours de vie d'un jeune Belge d'origine albanaise qui récite du Rimbaud en surveillant la double cuisson à la graisse de bœuf.

Un Albanais qui fait des frites, ce n'est pas courant ?

ZENEL LACI : Mon père a toujours rêvé d'Amérique, mais il a dû s'arrêter en Belgique. Il avait l'ambition de devenir commerçant, pour être à son compte. Après avoir quitté les forges de Clabecq, il est venu s'installer à Bruxelles. Les frites, c'est par un concours de circonstances. Il y avait un snack à remettre près de la Bourse, c'était demi-spaghetterie, demi-friterie. Il ne connaissait rien à la frite. Deux de ses amis qui avaient des friteries du côté de la Gare du Nord lui avaient dit deux choses. Les pommes de terre ne coûtent pas cher et tout le monde mange des frites. Et le plus important pour réussir, c'est de veiller à ce que les frites soient toujours fraîches. C'était parfait pour lui. Il n'avait pas trop d'argent à investir et il avait cinq fils qui pouvaient travailler pour lui.

Et pour vous, qu'est-ce que cela représentait ?

LACI : Comme je n'avais que douze ans, il ne m'a pas demandé tout de suite de travailler à la friterie. En attendant, j'allais le dimanche pour me faire la main et je trouvais ça plutôt rigolo. Il m'avait mis à l'école technique, comme tous ses enfants. Moi j'adorais lire et je ne comprenais pas les matières techniques. J'allais

seulement à trois cours, français, géo et histoire. Je n'avais pas de clé pour rentrer à la maison et j'en avais marre de traîner en rue, alors je rentrais par le soupirail et j'allais me cacher dans le grenier pour lire. J'ai commencé par Jules Verne, puis j'ai découvert Poe, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine.

Un jour, la trappe s'est ouverte et mon père a compris que je n'allais pas à l'école et il m'a obligé à aller travailler à la friterie.

Un sérieux changement ?

LACI : C'était très dur de rester tout le temps dans ce grenier mais j'ai souffert de devoir arrêter de lire. Quand on travaille 14 heures par jour, dont une partie passée dans la petite cave à peler des patates, il ne reste plus beaucoup de temps pour autre chose.

Heureusement, il y avait les rencontres ?

LACI : Parmi les clients de la friterie, il y a eu Joseph. On le prenait pour un clochard. C'était un vieux monsieur avec un bonnet, toujours habillé pareil. Un jour, il m'a vu lire à la friterie et il m'a apporté deux livres qui m'ont marqué. Un livre de Sartre et un autre de Merleau-Ponty. C'était un type de livres que je ne lisais

pas du tout. J'ai beaucoup discuté avec Joseph et bien plus tard, j'ai appris que c'était un prof de français pensionné qui errait en ville parce qu'il ne pouvait pas vivre enfermé. C'était ses mots. Il se lavait dans les douches publiques, mangeait le midi dans le même petit restaurant et le soir, il venait boire son café à la friterie et on parlait livres. Il m'a fait découvrir une autre façon de concevoir la littérature.

Tout au long de ce récit, il y a la présence de votre père, que finalement vous ne chargez pas trop ?

LACI : J'ai toujours en tête le parcours qui a été le sien. Il a dû fuir l'Albanie par les montagnes en hiver. Il a vu sa mère et deux enfants de la famille mourir de froid. Quand je me retourne sur mes années à Fritland, on peut dire que ce fut une quête pour me détacher de l'influence de mes parents. À l'époque, on vivait dans un monde qui était le leur, pas le nôtre. Malheureusement, mon père, qui est décédé il y a quelques années, ne m'a pas vu me réaliser artistiquement. Cette pièce est donc un peu ma façon à moi de me réconcilier avec lui.

C'est avec lui que vous avez découvert l'Albanie ?

LACI : Quand l'Albanie s'est ouverte, je l'ai accompagné en Albanie. J'ai découvert son village natal et sa famille. J'ai vu un pays qui s'effondrait suite à la fin du communisme. C'était une société en faillite. C'est là-bas que j'ai pris conscience que j'étais belge. C'était l'Albanie de mon père, pas la mienne. Mon village natal, c'est Rebecq. C'est là que je suis né. C'est là que j'ai mes premiers souvenirs.

Fritland a aussi été votre fenêtre sur la Belgique et sur les Belges ?

LACI : La friterie est un des rares lieux de la

« Fritland est un peu ma façon à moi de me réconcilier avec mon père »



Même s'il n'y travaille plus, Zenel Laci aime passer de temps à autre chez Fritland:
- Ça reste une entreprise familiale avec des valeurs -.

restauration qui est fréquenté par un panel très large de la société. On y rencontre les gens les plus précarisés comme les plus aisés. Quand je travaillais la nuit, à partir de 5 heures du matin, je lisais et j'écrivais. Joseph n'est jamais revenu et j'ai écrit un texte sur lui. Je l'ai envoyé à un concours littéraire en faisant croire que j'étais encore étudiant. J'ai donné le nom de mon ancien prof de français, comme on jette une bouteille à la mer. Après quelques semaines, j'ai reçu une lettre qui m'annonçait que j'avais reçu un prix. C'était une première reconnaissance et un encouragement.

Pouvez-vous encore apprécier des frites aujourd'hui ?

LACI: Il m'a fallu du temps pour y revenir. Dans certains milieux, j'étais très gêné de dire que j'étais fritier. Maintenant, j'aime passer chez Fritland qui reste une entreprise familiale avec des valeurs. J'ai toujours eu une affection pour les laissés-pour-compte, les clochards. C'est quelque chose qui vient de mon père. On n'a

jamais rien jeté. Quand il restait des invendus après la nuit, j'ai toujours donné à ceux qui demandaient. Ça, c'est aussi la bonne éducation du père qui nous a appris à tenir compte des plus pauvres.

Est-ce que ça a été évident pour vous de faire de ce récit un spectacle que vous interprétez vous-même sur scène ?

LACI: La friterie m'a permis de libérer la parole. J'avais écrit un texte qui était avant tout une galerie de personnages inspirés par les clients

de Fritland. Olivier Blin, directeur du Théâtre de Poche, m'a poussé à développer le personnage du fritier qui était à peine nommé. Si j'étais prêt à l'interpréter moi-même, il était prêt à le produire. J'ai réfléchi deux semaines et je me suis lancé. En Denis Laujol, le metteur en scène, j'ai trouvé quelqu'un de très complémentaire. Tous deux, on a fait des choix de vie très différents des parents. On s'est tout de suite entendus et il m'a aidé à aller plus loin dans l'écriture en creusant l'intime. **B**

NL Zenel Laci swaer dat hij op zijn 30e de goeddraaiende frituur van zijn ouders zou verlaten om zich te wijden aan zijn liefde voor de Franse taal. Hij hield woord: vandaag speelt de schrijver, regisseur en scenograaf in Fritland met veel humor en tederheid zichzelf: een jonge Belg van Albanese afkomst, die tussen de curryworsten en andalouse Rimbau citeert.

EN Zenel Laci swore that when he was thirty, he would leave his parents' successful chip shop and devote himself to his love of the French language. He kept his word: today the writer, director, and scenographer is presenting Fritland, in which he humorously and tenderly plays himself: a young Belgian with Albanian roots, who quotes Rimbaud between curried sausages and andalouse sauce.

Sauvé par le théâtre

DES FRITES AU GOÛT DES AUTRES

Jean BAUWIN

Sur le plateau du Théâtre de Poche, Zenel Laci ne joue pas un personnage : il est lui-même. Avec son metteur en scène Denis Laujol, il cherche en effet la meilleure façon de raconter sa vie. La pièce semble se créer sous les yeux du spectateur. Mais est-ce vraiment un spectacle ? Non, plutôt l'itinéraire d'un enfant pas gâté, le récit d'une émancipation, la quête d'une identité. Ce récit autobiographique raconte aussi la Belgique des années 80-90, ainsi que le destin des immigrés, en particulier albanais.

Zenel Laci, scénographe et metteur en scène, n'est jamais à court d'anecdotes. De douze à trente ans, il a travaillé au *Fritland*, situé juste derrière la Bourse de Bruxelles. Cette friterie ouverte 24h/24 a vu défiler en journée Bruxellois et touristes et, la nuit, les milieux interlopes. Dans *Valencia, princesse du monde*, son premier texte monté au théâtre, il raconte l'histoire d'une prostituée qui venait lui parler de sa descendance aux enfers. Cette femme qui tarifait ses charmes

donnait pourtant tellement d'amour ! Artistiquement, il s'est donc toujours nourri de cette vie-là. C'est pourquoi Olivier Blin, le directeur du Théâtre de Poche, l'a encouragé à la raconter et à monter sur scène.

SOUS LE KANUN

Le couple Laci quitte l'Albanie en 1952 pour fuir le régime communiste. Il veut s'installer aux États-Unis, mais reste finalement bloqué en Belgique, où naît un garçon. Zenel passe toute son enfance dans une famille très fermée sur elle-même et sur son clan. Elle suit les lois du kanun, un code de lois ancestrales et patriarcales où le père décide de tout, sans jamais consulter sa femme ni ses enfants.

À la maison, on ne communique pas, on obéit. Ce n'est pas que cet homme soit un monstre, loin de là, il vit comme ses ancêtres ont toujours vécu. En Albanie, raconte son fils, on ne demande pas à quelqu'un comment il s'appelle, mais de qui il est le fils. Dans de telles conditions, il est difficile de devenir quelqu'un. La friterie

sera pour Zenel une porte ouverte sur la culture belge. Il découvre d'autres univers et la façon de vivre des jeunes, si différente de la sienne.

Depuis tout petit, il adore lire. La littérature est sa bouée de sauvetage, elle l'aide à se construire, à s'évader, elle apporte des réponses à ses questions. Il aime notamment Jules Verne, Edgar Allan Poe, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud...

Du roman, il passe à la poésie, à la philosophie et puis s'intéresse aux cultures étrangères : l'Afrique, le Japon, etc. Il tisse une toile littéraire qui le sauvera de la chute. Il se souvient par exemple de ses envies de meurtres vis-à-vis de son père. Or, dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, il lit que tout être humain souhaite un jour ou l'autre cette mort. Cette découverte le délivre et lui fait comprendre que chacun doit dire non, s'émanciper.

MERCI JOSEPH

Au sortir de l'école primaire, son père l'inscrit dans une section technique qui ne l'intéresse absolument pas. Seuls les cours de français, de géo et d'histoire le passionnent. Il brosse tous les autres et se cache au grenier, chez lui, pour lire. Lorsque son père découvre la supercherie, il lui assène une torgnole mémorable et l'envoie au boulot. Désormais, Zenel travaillera entre douze et quatorze heures par jour au *Fritland*, en plein cœur de Bruxelles.

Entre deux clients, il lit ou écrit sur des petits bouts de papier. Un jour, le vieux Joseph, qui a sans doute observé son manège, lui offre deux livres : un de Sartre, l'autre de Merleau-

Toiles & Planches

QUE VAUT LA VIE ?

En 2013, un major de l'armée de l'air allemande abat un avion de ligne détourné par un terroriste qui veut s'écraser sur le stade de Munich. Malgré l'ordre de ne pas tirer, pour sauver les 70 000 personnes massées dans le stade, il décide de sacrifier les 164 passagers. Cette pièce met en scène le procès de cet officier. À la fin des plaidoiries, le public rendra son verdict. Ce dilemme moral risque de devenir le vôtre...

Terror, une pièce de Ferdinand von Schirach, du 15/05 au 22/06 au Théâtre le Public, rue Braemt 64-70 à 1210 Bruxelles. ☎ 0800.544.44.
www.theatrelepublic.be

PAROLE D'AUTRE

Rendre leur parole à ceux qui ont tant de mal à l'exprimer : c'est le défi de ce formidable spectacle dédié à l'autisme. Les comédiens n'y jouent pas un rôle, mais, casque sur les oreilles, restituent par leur voix les propos tenus par des autistes et par leur entourage. L'autisme est donc ici raconté par lui-même, sans faire l'objet de mise en scène. Une expérience périlleuse, mais interpellante. Créé en 2017, ce spectacle a tourné en Wallonie et revient à Bruxelles.

Is there life on mars ?, 08-18/05, Théâtre des Martyrs, place des Martyrs, Bruxelles. ☎ 02 223 32 08
www.theatre-martyrs.be



Zenel Laci, Albanais et fritier à Bruxelles pendant dix-huit ans, a pu s'épanouir grâce à la littérature. Il se raconte dans *Fritland*, un spectacle où le rire se joue des émotions.

CROUSTILLANTES.
« Je me suis construit par la littérature. »

Ponty. Joseph est ce qu'on appelle à l'époque un « clochard ». Il a été professeur de français. Des problèmes psychologiques l'empêchant de vivre enfermé, il passe ses journées à errer. Pourquoi lui a-t-il donné ces deux ouvrages-là ? Zenel n'en sait toujours rien. De Sartre, il comprend que « *chacun est la somme de ses actes* ». Sa conscience s'éveille. Au fil de leurs rencontres, Joseph demande à voir ses écrits. Il est ainsi le premier à lire ses textes et devient son mentor.

BESOIN VITAL

Son travail à la friterie le dévore littéralement. S'il n'avait pas eu la littérature, il serait mort, très certainement. « *Lire était devenu un besoin vital, recommandait-il. Ce sont les livres qui m'ont permis de poursuivre mon éducation et de me construire intellectuellement.* » Et quand ses amis se méfient de lui, parce que « *quelqu'un qui lit, ça ne peut être qu'un homosexuel* », il

met en place un stratagème pour leur donner le goût de la lecture. À l'âge de trente ans, il prend conscience qu'il ne peut rester loyal à sa famille en restant lui-même. Il ose alors l'impensable : s'opposer à son père. Il veut arrêter de vendre des frites pour étudier. Son père ne comprend pas : « *Comment veux-tu faire des études, puisque je n'en ai pas fait ?* » La rupture est consommée.

Aujourd'hui, Zenel Laci se réalise dans le théâtre et l'écriture. En travaillant sur le texte *Fritland*, il découvre que son père est plus beau, plus fort et plus humain qu'il ne l'avait cru. « *Il faut du temps pour comprendre l'autre. Mon travail est aussi une démarche de réconciliation.* » De ses lectures de Sartre et de Camus, il retient que l'art doit être nécessairement engagé, sinon il n'est que formel. Sa pièce parle donc de migration. « *Il faut casser les clichés concernant les migrants. Ce ne sont pas des misé-*

reux, ce sont des individus qui rêvent de mener une vie normale et digne, comme n'importe qui. »

Son grand-père lui avait transmis un islam modéré, mais, avec les existentialistes, il découvre que l'athéisme lui convient mieux. « *On a besoin de croire en quelque chose et ma foi, je l'ai trouvée dans la littérature, et le sacré, je le trouve au théâtre. On est tous reliés par la littérature.* » Sur scène, l'acteur et le metteur en scène créent un duo comique. L'humour, omniprésent, permet de mélanger intimement la réalité et le théâtre, au point que le second risque bien de déborder dans la première. Alors, courez voir ce spectacle, mais ne soyez pas pressés de partir : la fin de la représentation ne signe peut-être pas la fin de l'histoire. ■

Fritland de et avec Zenel Laci, du 23/04 au 18/05 au Théâtre de Poche, place du Gymnase 1a, à 1000 Bruxelles ☎02.649.17.27 www.poeche.be



ODYSSÉE DE LA PAIX

En 1998, en pleine guerre du Congo, deux soldats, l'un congolais, l'autre rwandais, perdent la trace de leur bataillon. Ils s'allient pour survivre dans la jungle hostile et faire face aux épreuves physiques et psychologiques d'une telle errance. C'est un territoire ravagé par la violence qu'ils découvrent. Ils mesurent progressivement

toute l'absurdité de ce conflit armé. « *C'est un film sur la vie et sur la paix* », affirme son réalisateur Joël Karekezi, dont c'est le premier film. L'acteur belge Marc Zinga endosse avec puissance et justesse le rôle du sergent Xavier. Il vient d'être récompensé par un prix d'interprétation au Fespaco, l'un des plus grands festivals de cinéma africain.

La miséricorde de la jungle, en salles depuis le 24/04

RADICALISÉ

L'histoire d'un ado de 13 ans qui se radicalise suite aux prêches de son imam et projette de tuer son professeur au nom de sa religion : c'est le thème délicat du film que les frères Dardenne présenteront cette année au Festival de Cannes. Sa sortie en Belgique est prévue fin du mois.

Le jeune Ahmad, en salles le 22/05.

Un grand paquet de vie, sauce albanaise

Plantez une patate dans la terre, il en sortira une nouvelle récolte. Un peu de la même façon, Zenel Laci est passé de frituriste à auteur. Il nous raconte sa vie assaisonnée d'immigration albanaise et d'amour de la littérature.



Zenel Laci a dirigé pendant de nombreuses années Fritland. La friterie bien connue des abords de la Bourse est toujours aux mains de sa famille d'origine albanaise. Lui a préféré se retirer du comptoir pour assouvir son premier désir, celui d'écrire. Dès ses 12 ans, il a su que son avenir ne se lisait pas dans un bain de friture mais bien dans les pages de Jules Verne, d'Arthur Rimbaud et de Victor Hugo, qu'il dévorait dans le grenier de sa maison tout en faisant l'école buissonnière. Découvert par son père, il rejoindra à 14 ans la friterie pour y débiter une longue carrière, en bas de l'échelle, c'est-à-dire à l'épluchage de patates.

Et c'est dans cette situation qu'on le retrouve sur la scène du Poche, à côté d'un énorme tas de pommes de terre dont il commence le déshabillage à l'économe (sans oublier d'enlever les yeux *"parce que c'est cancérigène"*), sous les ordres de son metteur en scène Denis Laujol. Au rythme de l'épluchage, le comédien improvisé nous raconte sa vie et celle des siens, depuis leur fuite de la dictature communiste d'Enver Hoxha dans les années 50 à l'arrivée en Belgique quelque dix ans plus tard. Naissance à Soignies, enfance à Rebecq, avant de débarquer à Bruxelles. Retraçant cette histoire d'immigration mais aussi d'intégration, Zenel Laci évoque avec humour et un incroyable recul les moeurs très particulières -pour ne pas dire explosives- de la communauté albanaise, l'incroyable envie de survie d'un patriarche qui a vu mourir de froid sa mère et ses frères lors de l'exil, une jeunesse passée à trimer dans le snack familial servant fricadelles et poulycros, quand d'autres sortent et s'amusent, les difficiles retrouvailles avec l'Albanie de ses parents, sans oublier la vie nocturne bruxelloise faite de personnages parfois aussi épicés qu'une sauce samourai. De sa fenêtre de service, Zenel a vu défiler tout un monde en couleurs et nuances de gris, l'ambiance festive n'étant pas toujours au rendez-vous.

Fritland se déguste avec gourmandise (on en redemande même) même si les quelques interactions avec Denis Laujol viennent parfois enrouer la machine. Des premiers pas sur une scène professionnelle de Zenel Laci, encore fragiles au début mais qui devraient gagner en assurance, on retient une émotion, un appétit de la vie. Une histoire de renaissance par la littérature et une réconciliation posthume avec un paternel qui avait pour ultime rêve d'intégration celui de devenir le roi de la frite. Un sacre confirmé "par Test-Achats". On laissera les consommateurs décider, notamment à l'issue du spectacle, où notre comédien partage avec nous son savoir-faire et d'autres histoires croustillantes.

Fritland

PABLO R. SUANZES – BRUSELAS - Martes, 4 junio 2019



Zanel Laci y su familia llegaron a Bélgica a mediados de los 70 cargados de ambiciones. Refugiados albaneses que, considerando como la mayoría (y equivocándose como tantos) Bruselas como mero lugar de paso, se encerraron en sí mismos esperando para dar el salto. **Pasó el tiempo y cuando comprendieron que aquello no era camino sino destino, compraron un local en las proximidades de la Bolsa y lo convirtieron en Fritland**, una de las *friteries* más famosas de la ciudad, al nivel de Antoine o Eugène.

La suya podría ser una historia de éxito, de superación, de llegar con nada y sacar adelante a dos generaciones más que dignamente. O de jornadas de 24 horas, sin fines de semana ni vacaciones, saltándose todas las leyes. Podría ser la historia del sacrificio, del pelo destrozado por crecer, respirar y vivir entre aceites y una infancia robada. **Pero la de Fritland es también la historia de un niño que ama la lectura**, que escapa del colegio para tumbarse a devorar libros, que se pierde entre ensoñaciones, pero acaba con varices y la espalda machada por levantar sacos de patatas 14 horas al día desde la adolescencia.

Fritland no es sólo una meca de las *frites* y las *mitraillette*, ese explosivo bocadillo, manjar de dioses servido en continente de demonios, sino un espectáculo teatral que ha triunfado esta temporada. Iba a estar en escena hasta el 18 de mayo pero dada la demanda lo han prolongado un mes más. En él, Laci, en una banqueta y rodeado de tubérculos, cuenta su historia. **Un viaje desde Kosovo al corazón del continente, de Verne a Bruce Lee, de un niño con sueños a un adulto con pesar que ironiza sobre el American Dream de su autoritario progenitor.** Es la crónica igualmente de barrio peligroso, abandonado, en cuyo local de madrugada se refugian personajes marginales. Hasta que dicen basta. Puro teatro, pura vida, y con final feliz, en ambos casos.

L'homme qui écrivait sur des cornets de frites

Entretien

Qu'est-ce qu'on peut demander à un fritier à part des frites ? Zenel Laci a commencé à travailler à 14 ans à Fritland, business familial en plein cœur de Bruxelles, alors qu'il rêvait de littérature. Entre deux clients, il lui arrivait d'écrire de la poésie sur les cornets. Aujourd'hui, il est devenu auteur et metteur en scène. Ceci n'est pas un conte de fées.

Quand j'étais petit, j'aimais bien écouter les histoires de ma famille et poser des questions. Je m'en rappelle très bien. Tous les vendredis soir, après la lourde semaine de travail, mes oncles et tantes ou les anciens des familles albanaises installées à Bruxelles se réunissaient chez nous. Ils racontaient leurs histoires et l'espoir brisé d'aller aux Etats-Unis, faute de visa.

Mon grand-père était royaliste. Pour sauver sa tête, il avait fui l'Albanie communiste au début des années 1950 avec sa famille. Durant leur périple à travers les montagnes enneigées, mon père a perdu sa mère et deux autres membres de la famille, morts de froid. Mon grand-père et les siens ont franchi la frontière en portant sur leur dos les cadavres qu'ils ont ensuite enterrés au Kosovo. Ils y ont vécu quelques années parmi leurs compatriotes albanais. Un jour, ils ont fait comme tout le monde : ils ont rejoint les camps de réfugiés, en Yougoslavie puis en Italie. Ils rêvaient des Etats-Unis. Attendant le sésame du visa, mes parents ont déperé huit longues années dans les camps de réfugiés avant de se résoudre à choisir la Belgique, réputée pour son accueil et son plein emploi. En 1963, ils se sont installés à Rebecq avec leurs enfants. A ma naissance à Soignies en 1966, le puzzle familial était enfin complet : mes parents nés en Albanie, mes deux sœurs aînées au Kosovo, mon grand frère à Capoue en Italie, mon deuxième frère et moi, le benjamin, en Belgique.

Le rêve américain de mon père ne s'était pas complètement dissipé. Chaque année, mes parents économisaient dans ce but. Quand mon père a perdu son emploi aux forges de Clabecq, nous avons déménagé à Tubize puis à Bruxelles où il a voulu travailler comme indépendant. Il comptait ouvrir un commerce avec, toujours, cette ambition de partir. Mais le heureux hasard a voulu qu'il reprenne un snack à côté de la Bourse. Une fois installé, mon père avait trouvé son Amérique : une place où vivre et les moyens de gagner sa vie. L'aventure Fritland commençait. La méthode était pragmatique : toute la famille fut mise à la tâche. Et comme les patates

ne coûtaient pas cher, en les épluchant au jour le jour, les frites étaient fraîches donc excellentes, et de surcroît vendues dans un lieu bien situé car très fréquenté. C'était en 1978. L'entreprise familiale a tout de suite décollé.

La bouquinerie de la place des Martyrs

A 12 ans, je m'ennuyais. J'étais le dernier d'une fratrie de cinq enfants, plutôt en retrait, mélancolique, timide. Un jour, ma grande sœur Shyret m'a emmené dans une bouquinerie à la Place des Martyrs. C'était une surprise car



Cette photo de famille a été prise dans un camp de réfugiés en Italie. Le regard de mon père semble pointé vers les Etats-Unis...

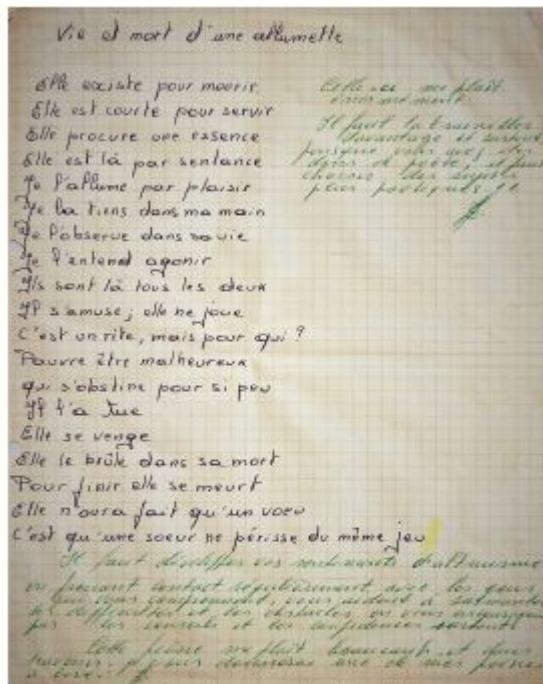
dans ma famille on ne lisait pas, sauf ma sœur. Elle m'a dit : « Prends un livre, choisis n'importe lequel ! » Parmi tous ces livres qui m'émerveillaient, j'ai choisi *Cent mille dollars au soleil* ; j'avais vu un film à la télévision avec le même titre et il m'avait beaucoup impressionné. Le choc de la lecture : non seulement le roman était génial mais il était mieux que le film ! Là, j'ai compris que la littérature était plus belle que le cinéma. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à lire. On n'avait pas beaucoup d'argent et j'allais à la bibliothèque. Nos parents nous avaient tous inscrits dans des écoles techniques. Ce n'était pas mon truc. Il n'y avait que trois cours qui m'intéressaient : le français, la géographie et l'histoire. Pour les cours techniques, je faisais l'école buissonnière. Je me cachais dans le grenier de la maison huit heures par jour en faisant semblant d'aller à l'école. Là, je me suis nourri de littérature. Et je me suis complètement enfermé dans ce monde qui me faisait rêver.

Je lisais Jules Verne, Conan Doyle, Edgar Allan Poe. De la poésie aussi, avec Verlaine, Rimbaud, Baudelaire. Je me suis construit en tâtonnant. J'avais compris que Baudelaire avait traduit Poe. J'ai donc lu Baudelaire. Et ainsi de suite, de fil en aiguille. Jusqu'au jour où mon père a ouvert la trappe du grenier. J'ai reçu une raclette : « Si tu vas pas à l'école, tu vas bosser. » Le bon côté des choses c'est que j'allais pouvoir m'acheter tous les livres que je voulais avec l'argent que j'allais gagner. Hélas, quand j'ai commencé à travailler chez Fritland, il m'a fallu grappiller du temps pour lire.

Gustave et Joseph

Je n'ai jamais lâché la littérature. J'ai lu que Gustave Flaubert avait donné un exercice au jeune Maupassant : « Tu vas te planter devant un arbre et me le décrire. » J'ai fait pareil. Je me suis planté devant un arbre et je l'ai décrit. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire. Je n'osais évidemment montrer mes écrits à personne. Et puis, il y a eu Joseph. A cette époque, Fritland était ouvert 24 heures sur 24, 7 jours sur 7.

Une nuit que je travaillais, ce vieux monsieur avec son petit bonnet m'a amené deux bouquins : *L'Existentialisme est un humanisme* de Sartre et *L'Être et l'Essence* de Merleau-Ponty. Il avait dû me voir lire à la friterie, ce que je faisais souvent en toute fin de nuit. Je ne sais pour quelle raison il avait choisi ces deux livres. Je les ai lus et ils m'ont ouvert les yeux. Joseph m'a appris à développer un regard critique sur des auteurs qu'il estimait. Tout le monde le prenait pour un simple clochard. C'était en réalité un ancien professeur de français qui errait en ville. Ce petit monsieur étrange était devenu mon mentor. C'est lui qui a lu, corrigé et annoté mes premiers textes. Vers mes 17 ans, j'ai participé à un concours littéraire organisé pour les écoles par le journal *Le Soir*. J'ai envoyé mon texte sur l'émancipation de Joseph, signé en tant qu'ancien élève de Madame Vanrenterghem, ma prof de français à l'Institut technique Frans Fischer de Schaerbeek. Quelques semaines plus tard, elle m'a appelé.



J'avais 16 ans quand Joseph a commenté cette poésie.

- Zenel, je suis surprise, j'ai reçu une lettre... Mais dis-moi, tu vas encore à l'école ?
- Non... Madame.
- Tu sais, tu as gagné un prix littéraire.
- Qu'est-ce qui va se passer ? répondis-je quelque peu paniqué.
- Rien de grave. Viens chercher ton prix ! Je suis fier de toi.

A l'époque, j'avais peu de liberté. Pour moi, travailler à la friterie, c'était une porte ouverte sur la culture et la société belges. Je voyais défiler du monde. Après 20h, Bruxelles se vidait pour laisser la place à la nuit interlope, dure et violente. Très jeune, pas encore prêt à me défendre, j'ai rencontré le monde de la drogue, de l'alcool, de la prostitution, des travestis, de l'immigration à la dérive. Mon travail était un enfer, parce qu'il s'étirait sans fin. Éplucher des patates, être au comptoir, vendre jusqu'à 14 heures par jour. Avoir 18 ans et se dire que sa vie est loupée... Mon père était un homme bien mais sévère envers lui-même. Chaque fois que mes frères et moi avions des difficultés, il nous répondait : « Et moi alors ? Vous savez ce que j'ai souffert pour vous amener là où vous êtes ? » C'est vrai. Mais, nous étions différents de lui et ses rêves n'étaient pas les nôtres. J'ai commencé à percevoir ce décalage. Il me fallait fuir l'enfer familial et le clanisme albanais pour me sauver. A 25 ans j'ai annoncé à ma famille que je voulais reprendre des études et que je partirais à 30 ans... Il faut dire qu'à 18 ans, après des rebondissements abracadabrantesques, j'avais échappé à un mariage arrangé par mon père – il n'y a pas que les filles qu'on force à se marier. Je me disais que j'allais crever. J'ai failli me suicider

d'ailleurs. Je n'aurais jamais pu me construire en restant loyal à ma famille. Il n'empêche que la rupture n'a pas manqué. L'annonce de mon départ a été vécue comme une trahison. Mon père a clos le débat : « Comment tu veux faire des études puisque je n'en ai pas faites ? » Ma mère, elle, m'a surpris en me rattrapant à la porte de la maison : « Tu vas vraiment partir ? Oui, maman ! » Elle m'a embrassé et m'a lancé : « Bravo mon fils ! ». J'ai tout recommencé à zéro, introduit ma demande de naturalisation et je suis devenu belge. Je naissais une seconde fois.

L'école du hasard et de la vie

Reprendre des études n'a pas été simple. Comprenez que je n'arriverais pas à réussir le Jury d'Etat, j'ai été un temps étudiant libre à l'ULB avant de prendre des cours privés, pour combler mes lacunes, avec le peu d'argent dont je disposais. Ça n'allait pas non plus. Jusqu'à ce qu'un artiste peintre militant, Ioannis Triantafyllidis, voit mes textes et me présente à ses amis des Jeunesses communistes. Qui l'eut cru ? Ce sont des communistes qui m'ont aidé, moi le fils de réfugiés politiques albanais !

Je logeais avec un copain dans un grenier, vivant de petits bouillots. A l'époque, on pouvait récupérer dans les poubelles du Quick de la nourriture encore sous emballage. C'était ma bohème. J'ai adoré cette période. Je réalisais que, dans ma famille, nous étions prisonniers des liens du sang. Tout pour le clan, rien pour l'individu ! Je me croyais fort parce que notre routine fonctionnait. Mais une fois plongé seul dans la société, je n'avais plus de repères, je ne comprenais plus rien et n'étais nulle part. Je devais me construire une personnalité dans un monde à découvrir.

Finalement, j'ai suivi un cours de scénographie en promotion sociale. J'ai travaillé d'arrache-pied pour me construire un univers plastique et j'ai terminé premier. Avec ce graduel en poche, je pouvais enfin accéder à l'université dont je rêvais tant : le Centre d'études théâtrales de Louvain-la-Neuve. J'y ai étudié la dramaturgie et la mise en scène. Alors qu'autodidacte, j'avais pris l'habitude de ne jamais parler de mon travail, on saluait à présent mon parcours tout à fait singulier. Aujourd'hui, je suis auteur de mes pièces et metteur en scène¹. *Valencia princesse du monde* fut ma première pièce jouée. J'ai eu beaucoup de chance car elle a été traduite et jouée au Portugal en 2004. C'est l'histoire d'une prostituée qui raconte la détresse de ses clients. Valencia – Vanessa de son vrai prénom – était une des prostituées que je servais à Fritland. Elle me racontait son

univers glauque qui me fascinait. Une vraie princesse, une mère Teresa des sentiments, qui m'a donné envie de porter un autre regard sur la prostitution. J'ai enchaîné en 2005 avec une adaptation de *Terres mortes* de F.X. Kroetz, un auteur allemand qui a écrit dans les années 1970 sur l'exode urbain. Ces gens qui rêvent de la ville, ça renvoyait pour moi l'histoire de n'importe quel migrant. Je l'ai adaptée avec un ami, Mikael Barba, en cabaret rock, avec d'excellents acteurs comme Karim Barras, Eddy Letexier et Agathe Cornaz.

Avec le temps, j'ai pris conscience que les personnages qui apparaissent dans mon écriture ou ma mise en scène sont toujours des gens que j'ai connus. Je travaille sur des caractères humains que j'ai croisés dans la vie. Mais je gardais l'envie d'évoquer l'Albanie et mes origines. Jean-Yves Potel, un universitaire français, m'a fait découvrir le journal qu'une militante féministe albanaise, Sevdije Ahmeti, avait tenu durant la guerre du Kosovo, de février 1998 à mars 1999. Ayant de la famille au Kosovo, j'étais très sensible au drame jusque-là méconnu des Albanais qui y subissaient la terreur serbe. J'ai décidé de mettre en scène les chroniques de Sevdije. Je ne suis pas une arme de guerre² tourne depuis huit ans.

En hommage à mon père

Aujourd'hui, me voici avec *Fritland*. Au départ, j'avais écrit une pièce centrée sur une galerie de personnages cotoyés chez Fritland et qu'interprétait Thiebaut Vanden Steen, un ami comédien. Le directeur du Théâtre de Poche, Olivier Blin, a assisté à une lecture de ce spectacle et s'est dit plus intéressé par une figure à peine présente, le fritier. Il m'a proposé d'écrire une autre version de la pièce, qui est devenue le spectacle de ma vie. Non seulement de l'écrire, mais aussi de la jouer ! Il voulait que j'incarne mon propre rôle sur scène.

La boucle est bouclée. Avant de quitter ma famille, j'avais déclaré à mon père ce que j'avais sur le cœur de manière très gauche et violente. Avec le temps, j'ai compris qu'il avait eu un parcours phénoménal. A sa façon, il m'a aimé et protégé. J'ai écrit *Fritland* en hommage à mon père et à tous ceux qui ont eu des rêves. Un migrant, hier comme aujourd'hui, ne rêve pas seulement d'avoir des papiers et de s'installer. Il rêve toujours d'ailleurs. ■

Propos recueillis par N. C.

[1] Pour connaître l'agenda des représentations de ses spectacles : www.fritland-theatre.com [2] Lire à ce propos « Comment mettre des mots sur cela ? » en pages 16-17 de ce dossier.

 THEATRE DE POCHE BRUXELLES 23 avril > 18 mai 2019	FRITLAND De et avec Zenel Laci • Mise en scène : Denis Laujol • Scénographie : Olivier Wiame Lumières : Xavier Lauwers
Au Théâtre de Poche • chemin du Gymnase 1a, • 1000 Bruxelles • www.poeche.be • Réservation : 02 649 17 27	



Zenel Laci

Des frites et des lettres



©Saskia Vanderstichele

Aux fourneaux de l'entreprise familiale Fritland, il emballe un jour un cornet de frites de l'une des poésies qu'il écrivait la nuit. Aujourd'hui, Zenel Laci cuisine "Fritland" sur la scène du Poche. Destin exceptionnel! Aliénor Debrocq (01 juin 2019)

Ce printemps, "Fritland", au Théâtre de Poche, a connu un retentissant succès. Alors que le spectacle entame une seconde salve de représentations, Zenel Laci, qui incarne son propre rôle, raconte sans honte ni fausse pudeur son passé familial et son parcours du combattant pour s'en sortir... Une catharsis pour

la communauté albanaise de Belgique, ravie qu'il ose parler des traditions sans jugement ni mièvrerie.

Patriarcat et poésie

Né à Soignies en 1966, Zenel Laci est le cadet de cinq enfants. "Mon père ne pouvait pas concevoir que je veuille faire des études. Il n'y avait que deux choses dans sa vie: les frites et la famille." L'entreprise familiale, c'est Fritland, derrière la Bourse. Le jeune Zenel quitte l'école en deuxième secondaire pour y travailler à plein-temps. Un monde clos d'où il s'évade grâce au temps volé sur ses heures de service pour lire Jules Verne et Edgar Allan Poe d'abord, Rimbaud, Sartre et Merleau-Ponty ensuite. Un amour des mots qui lui vient de sa grande soeur adorée, Shyret, et d'un habitué, Joseph, ancien professeur de français qui lui prête des livres. "C'était mon mentor. Il me voyait lire et écrire vers 4h du matin, quand c'était plus calme à la friterie. Il s'est pris d'affection pour moi et m'a fait découvrir un autre monde littéraire. Avec Sartre, j'ai compris qu'on était la somme de ses actes, qu'il n'y avait rien au-dessus de nous, ni dieu, ni père. Que je devais m'émanciper de ma famille et croire en moi. J'étais gêné de ma condition, je n'osais pas dire à mes amis que j'étais fritier. Chaque personne que j'ai rencontrée m'a, d'une manière ou d'une autre, aidé à traverser tout ça." Zenel Laci devient l'écrivain public de sa communauté, quand ses amis lui demandent d'écrire des lettres d'amour à leur place. Un jour, il jette une bouteille à la mer: il emballe les frites d'un client avec l'un de ses poèmes. "Le seul papier que j'avais sous la main, c'était le papier d'emballage, alors j'ai mis la poésie autour du cornet. Le client est revenu. Il trouvait mon texte magnifique. J'essayais comme je pouvais de m'extirper de là. C'était un rythme impossible. Entre 16 et 19 ans je me suis renfermé, je ne parlais plus à personne, pas même aux clients. J'ai vendu deux fois ma bibliothèque et brûlé deux fois mes textes. C'était trop dur, j'étais à deux doigts de me flinguer. J'ai compris qu'il n'y aurait pas de troisième fois. C'était mourir ou partir."

Le grand schisme

Anouchka Vilain | Attachée de presse | Presse@poche.be | +32 2 647.27.26 | Théâtre de Poche

À 30 ans, il réunit sa famille et annonce qu'il s'en va. "C'était extrêmement violent. Je suis le premier à avoir osé dire non à mon père, à lui avoir tenu tête. Le Kanun, le code traditionnel des Albanais, régit l'ensemble de la société et de la famille. Le père a tous les pouvoirs et peut même marier ses fils. C'était épouvantable pour moi, d'être une marionnette. Je ne les ai pas revus pendant trois ans. C'était une descente aux enfers. Cette famille était comme une pieuvre, tout était hiérarchisé. Mon rêve, c'était de retourner à l'école, d'étudier la philologie romane. J'ai voulu passer le jury d'État mais je ne pouvais plus rester assis avec d'autres, la différence d'âge me pesait. C'était insurmontable, inaccessible." C'est grâce à un formateur du Siep qu'il suit des cours du soir en scénographie à Saint-Luc. "Il m'aurait dit astronaute, j'aurais dit oui! Pour moi, c'était juste une passerelle vers l'université. Mais cette école de la chance m'a révélé le théâtre. J'ai travaillé d'arrache-pied et j'ai terminé premier, alors que je n'avais aucune formation artistique."

Il poursuit sur sa lancée, obtient son master au Centre d'études théâtrales de l'UCL, dégotte son premier contrat via Daniel Simon, son prof de philosophie du théâtre. Grâce à lui, sa première pièce, "Valencia, princesse du monde", est montée et tourne au Portugal pendant sept ans. L'histoire d'une prostituée, habituée de la friterie, qui donnait de l'amour à ses clients. De fil en aiguille, Zenel enchaîne les scénographies et les mises en scène, retape une ancienne savonnerie à Drogenbos pour répéter ses spectacles, les monte avec les moyens du bord, sans aucun dossier, anime des ateliers dans les centres culturels et les écoles. En 2010, il adapte "Journal d'une femme du Kosovo", écrit par une militante albanaise. "Ce que j'ai retenu de ce texte, c'est le viol comme arme de guerre. Je voulais une fois dans ma vie faire quelque chose qui traite d'un sujet fort et qui vaille vraiment la peine d'être défendu." En 2015, c'est à La Bellone qu'il monte "Human Beauty" et, en 2016 à Bozar, "Contes et légendes d'Albanie". "Je n'ai jamais arrêté de bosser. Cela fait trois ans que j'en vis. Depuis 'Fritland', les gens m'interrogent, me demandent ce que j'ai fait avant, et quand je leur raconte, ils n'en reviennent pas."

Des patates sur scène

La vraie reconnaissance date de ce printemps. "Je voulais écrire sur la friterie depuis des années mais je ne savais pas de quelle manière. Mes proches me demandaient toujours d'écrire leur histoire, mais je pensais que ce n'était pas mon truc. Quand je racontais mes anecdotes, tout le monde rigolait ou était horrifié. Moi, je ne voulais pas exclusivement faire rire. Alors j'ai commencé par une galerie de portraits, où le rôle du fritier était juste un prétexte pour faire défiler les clients." C'est comme ça qu'Olivier Blin, directeur du Poche, rencontre Zenel Laci et insiste pour qu'il réécrive l'histoire de son point de vue: "C'était ça, la perle, à ses yeux. Il m'a proposé de monter la pièce à la condition que je joue mon propre rôle. Pour nouer un autre type de rapport avec le public. Il m'a laissé trois jours." Blin lui présente Denis Laujol pour assurer la mise en scène. La rencontre est évidente: c'est le début d'une collaboration de deux ans, avant d'enfin dévoiler leur travail au public. "Denis, il rêvait de faire du vélo. Il a sacrifié toute sa jeunesse pour devenir cycliste professionnel avant de se rétracter quand il a compris qu'il serait juste le porteur d'eau. Lui aussi, il a vécu la dèche, l'anorexie, la solitude, puis la rencontre avec le théâtre grâce à l'Insas. On s'est compris. Il m'a demandé de tout lui raconter, et on a réécrit les détails ensemble. C'est dans l'oralité qu'on a trouvé le croustillant. Comme quand je parle de mon père en évoquant les yeux du crocodile. Le théâtre s'est installé et, peu à peu, il m'a fait aller sur le plateau."

Un plateau où Zenel Laci se sent étrangement à l'aise, confie-t-il, même s'il n'a pas l'intention de devenir comédien sur le tard. Mais écrire un roman, ça oui!



“Fritland”, suksemi i një shqiptari në skenën belge

Një kohë të gjatë shitës i patateve të skuqura (simbol gastronomik i Belgjikës), Zenel Laci arrin të bëhet autor dhe aktor pasi t’i ketë këputur lidhjet me klanin familiar. Ai rrëfen në shfaqjen “Fritland”.

E Premte, 17 Maj 2019 - 18:20 Katherine Makereel (Gazeta Le Soir)

Ora dhjetë e mëngjesit. Në qendër të Brukselit është pak herët për të ngrënë patate të skuqura në biznesin e prindërve, ku Zeneli Laci ka punuar që nga mosha 14 deri 30 vjeçare. Është një pjesë e një jete të jashtëzakonshme që Zeneli na e shpalos mbi tavolinën prej druri, në dyqanin Fritland, në këtë mbretëri të patateve të skuqura të Belgjikës, e cila ja ka tjetërsuar një pjesë të jetës, por që gjithashtu ka ushqyer njeriun e posaçërisht autorin dhe aktorin që është bërë sot.

Burg dhe muzë njëkohësisht, Fritland ja jep titullin shfaqjes të cilën e ka krijuar për teatrin të “Poche” të Brukselit.

Në katin e parë, ekipi i ditës është gati të hap dyert e dyqanit në orën njëmbëdhjetë. Në bodrum, Zeneli Laci na tregon një mori thasësh me patate, të njëjtat patate që i qëronte që në moshën 12 vjeçe për prosperitetin e ndërmarrjes familjare. Dhe, nëse me njëfarë melankolie na shpie t’i vizitojmë hapsirat e lokalit, tani, krenar të na tregoj që edhe kryebashkiaku i qendrës së Brukselit, z. Philippe Close është një ndër klientët. Një mbrëmje aty ka hasur edhe Eden Hazard (futbollisti belg me famë ndërkombëtare). Dyçani gjithashtu zgjon te Zeneli kujtime të dhimbshme. Zhytur me erën e yndyrës së patateve ai na rrëfen rrugën e tij të pabesueshme.

Një histori që rrënjët i ka në Shqipëri, kur me 1952, gjyshërit dhe babai i tij ikin nga regjimi komunist. “Gjyshi im ka qenë pronar tokash dhe përkrahës i Mbretit Zog. Duke iu kundërvënë regjimit komunist, ai rrezikonte të burgosej dhe të shpronësohej. Për këtë arsye kanë ikur”. Babai i tij ishte 16 vjeç kur ëndërronte të shkonte në Amerikë. Por realiteti do të jetë shumë më tragjik: duke kaluar kufirin gjatë një nate të ftohtë dimëri, familjes do t’i vdesin tre anëtarë, që do t’i varrosin në Kosovë, para se të barten në kampet e refugjatëve në Kroaci dhe Itali.

“Në atë kohë, refugjatët i drejtonin për në vendet europiane, por prindërit e mi shpresonin vazhdimisht ta marrin vizën për në Shtetet e Bashkuara”. Kot kanë pritur tetë vjet në kampe refugjatësh para se të heqin dorë dhe të vendosen në Belgjikë. “Prindërit kanë lindur në Shqipëri, dy motrat e mëdha në Kosovë, vëllai i madh në Itali, ndërsa vëllai tjetër dhe unë në Belgjikë”. Por, edhe pse vendoset në Belgjikë, i ati i Zenelit s’pranon të heqë dorë nga ëndrra e tij. “Ideja ishte të grumbullojë të holla të mjaftueshme që do t’i duheshin për të shkuar në Amerikë. Si pasojë, një pjesë të mirë të kohës në fëmijëti e kalonim mbyllur në shtëpi. Babai s’na lejonte të shoqëroheshim me belgë nga frika se: nëse integroheshim, ëndrra e tij për Amerikën, vdiste”.

Pasi ka punuar në qytezën Clabecq, ky baba kokëfortë, papritur zhvendoset me familje në Bruksel. “Një mik ja kishte këshilluar këtë dyqan që jepej me qera. Babai, kurrë në jetën e tij s’kishte përgatitur patate të skuqura, (ushqimi më i preferuar belg). Është punë e thjeshtë i kishte thënë: duhen patate, punëtorë për t’i qëruar, dhe të fërgohen dy herë në yndyrë. Babai e kupton se ky është fati i tij, dhe e merr lokalin në vitin 1978, duke na vënë në punë neve, pesë fëmijëve”.

“Letërsia më ka shpëtuar.”

“Atëkohë isha 14 vjeç dhe vijoja një shkollë teknike. Kjo shkollë nuk me përshtatej, dhe në vend që të shkoja tetë orë në shkollë, unë fshiheja nën çati dhe lexoja”. Jules Verne, Edgar Allan Poe, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine etj.

Por babai e zbulon që ai ikte nga shkolla, ja jep një shuplakë dhe te nesërmen e çon të punojë në dyqan. Gjatë atyre 16 viteve pune në Fritland, Zeneli, vazhdon të lexojë prapa banakut, të shkruajë poezi në qeset prej letre të patateve

të skuqura. Dhe, përderisa vëllezërit e tij me të hollat që fitonin visheshin e dilnin, ai blen libra. Lokali Fritland, bëhet teatri i tij, një lloj observatori i gjendjes njerëzore. Për të mirën: për shembull kur lidh miqësi me një të pastrehë, ish profesor i frëngjishtes i cili ia zbulon Sartre- in dhe filozofinë e tij, ose natën kur bisedon me një prostitutë humaniste, e cila do ta frymëzojë më vonë për personazhin e pjesës së vet “Valencia princesse du mond”(Valencia princeshë e botës).

Por edhe për të keqen. “ Atëkohë qendra e qytetit ku ndodhej dyqani ishte e dhunshme, punë kishte shumë, lokali ka qenë i hapur non-stop : 24/24 orë, në një zonë të rrezikshme ku qejflitë e natës, pijnë e festojnë. Kishte përleshje të çdoditshme. Ka ndodhur të ketë edhe vrasje, dhe pavarësisht moshës tonë të re, duhej shërbyer dhe mbrojtur njëkohësisht lokalin nga dhuna e natës. Domosdo, nga nevoja bëhesh edhe vetë i dhunshëm. U pata mbyllur në vetvete, pothuaj s’flisja me askë, as me myshterinjtë. Në fund të natës strehohesha në letërsi. Duhej vjedhur kohë për lexim, (duke lexuar letërsi) kjo ishte mbijetesa ime”.

Më 1997-të në moshën 30-të vjeçare, Zeneli kërkon të bëjë jetë tjetër. Ai braktis familjen, lë punën në lokal dhe fillon studimet për të arritur ëndrrën e tij.

Në vitin 2000, mbaron shkollën e lartë për scenografi dhe më 2004 vazhdon studimet universitare për regji dhe dramaturgji. Tani e tutje dyert e teatrit atij i hapen.

Deri tash, Zeneli ka shkruar dhe vënë në skenë pjesë dramatike ndër të cilat : Vivre, Human Beauty, Journal du femme du Kosove (Ditari i një gruaje nga Kosova), frymëzuar nga kronika e mbajtur nga Sevdije Ahmeti, militante shqiptare për të drejtat e njeriut, gjatë luftës në Kosovë.

Sot, Zeneli është autor, regjisor dhe aktor. Ai luan për herë të parë në skenë rolin e tij. Prej 23 prill, çdo mbrëmje në orën 20:30mn, para një salle të stërmbyshur, rrëfen historinë e tij. Si shpërblim duartrokitjet e gjata dhe të përzemerta të publikut ndezin sallën. Shfaqja vazhdon deri më 23 maj.

Suksesi publik, e shpie spektaklin në mediat belge: gazetat, radio, televizioni.

Ky vlerësim ka shtyrë Olivier Blin, drejtor i teatrit të “ Poche “ të Brukselit, që shfaqja të luhet edhe dy javë në qershor : prej datës 8-të dhe 20-të, të muajit. dhe të riprogramohet për vitin e ardhshëm. Regjinë e ka bërë regjisor me origjinë franceze, Denis Laujol, njëherësh edhe aktor në këtë shfaqje.

Ngjarja e saj është : historia e një fëmije përkatësisht të riu, të një refugjati politik shqiptar, që është përballur me realitetin, duke u emancipuar nga kultura patriarkale e përingërve të vet, dhe, duke pasur guxim të besojë e realizojë ëndrrën e tij.

Përktheu: E. Gashi

Tanguy Croq

01/02/2020

Zenel Laci

| *Plus belle la frite* |

Zenel Laci en a gros sur la patate. Né de parents albanais traditionalistes, il dut abandonner l'école pour l'affaire familiale : le célèbre **Fritland**. Cet établissement emblématique de Bruxelles sera le cauchemar du jeune homme durant 16 longues années. Jusqu'au jour où il décide de tout plaquer pour le théâtre... Armé de son couteau, il conte son histoire sur scène tout en épluchant des pommes de terre, servies chaudes et dorées à la fin de ce spectacle. Évidemment, il casse la baraque.

© Marie-Aurore d'Awans



Quel est votre parcours ?

Mes parents ont fui l'Albanie et le régime communiste en 1952. Dans l'espoir d'obtenir un visa pour les États-Unis, ils ont végété huit ans dans des camps de réfugiés. Ils ont finalement atterri en Belgique en 1963... où je suis né trois ans plus tard. En 1978, ils ont ouvert une friterie à Bruxelles, leur Amérique à eux en quelque sorte.

Quand avez-vous rejoint Fritland ?

Je suis le dernier d'une famille de cinq enfants. Mes parents nous ont inscrits dans une filière technique car ils n'avaient pas suivi d'études. Pourtant, seuls les cours de français m'intéressaient. La plupart du temps je faisais l'école buissonnière et lisais des bouquins dans le grenier de la maison. Un jour, mon père m'y a trouvé et m'a collé une torgnole mémorable. Je devais avoir 14 ans. Le lendemain, je travaillais à Fritland.

Qu'y faisiez-vous exactement ?

Les premières années, on épluchait des patates sept jours sur sept, entre 12 et 16 heures par jour. Mon père était très sévère. Il nous empêchait

de fréquenter des Belges, car toute intégration provoquerait la mort de son "rêve américain".

Que représente Fritland pour les Bruxellois aujourd'hui ?

C'est un temple de la frite. Les gens viennent du monde entier pour se photographier avec nous.

Quel est son secret ?

Des bintjes fraîches, pelées et coupées tous les matins, frites dans de la graisse de bœuf changée tous les jours. Elle est aussi connue pour sa mitraillette, cette demi-baguette remplie de viande, d'oignons et de frites, arrosées de sauce andalouse pour les connaisseurs ! Parfait pour les fêtards revenant de soirée (*rires*).

Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter la friterie ?

Je travaillais comme un robot, ne parlais à personne, ne mangeais plus... Du coup, je me réfugiais dans la littérature. À 30 ans, j'ai décidé de partir. J'ai réuni la famille et leur ai balancé leurs quatre vérités. C'est la première fois que quelqu'un disait "non" à mon père. Il a pris ça comme une trahison. En partant, je disais adieu à la famille et à l'héritage.



...



Comment s'est déroulée votre reconversion dans le théâtre ?

Après trois ans d'errance, j'ai trouvé un cours du soir de scénographie qui ne réclamait ni diplôme, ni examen d'entrée. Je m'y suis inscrit et j'ai fini premier.

« J'ai voulu donner la parole aux petites gens. »

Comment votre spectacle est-il né ?

Un ami à qui je racontais souvent des anecdotes m'a suggéré d'en faire un spectacle. Alors j'ai commencé à écrire sur moi, ma famille, la vie nocturne dans le quartier de la Bourse. J'ai voulu donner la parole aux petites gens, aux SDF, éboueurs, ouvriers, travailleuses du

sexe... C'est donc l'histoire d'un petit fritier qui a eu l'audace de croire en ses rêves.

Votre famille a-t-elle assisté à *Fritland* ?

Pour la première, tous les membres encore présents sont venus me voir. Ils étaient très émus, surtout mon grand frère à qui je ne parlais presque plus. Ce n'est pas un spectacle revanchard ou moralisateur, ça parle plutôt d'émancipation et de réconciliation. De la vie, quoi.

Propos recueillis par Tanguy Croq

Fritland

Uccle, 03.02, Centre culturel, 20h 15, 20/15€

www.ccu.be

Quaregnon, 25.03, Hôtel de Ville, 20h, 10 > 1,25€
maisonculturellequaregnon.be



À lire / La version longue de cette interview sur lm-magazine.com





ARTS

LIBRE

SEMAINE DU 5 AU 11 MAI 2021 - 3^e ANNÉE - N° 18

La pièce à succès "Fritland" de Zenel Laci et Denis Laujol a été adaptée pour être jouée en plein air au Théâtre de Poche.

Scènes p.29

Les bonnes affaires ne manqueront pas chez Monsantic.

Marché p.14

Inventivité, humanité, truculence : le menu jouissif du nouveau roman de James McBride.

Lire p.22



Scènes

“Fritland” : des histoires, des frites et de la musique sur la scène extérieure du Poche

La pièce à succès de Zenel Laci et Denis Laujol a été adaptée pour être jouée en plein air.

“À tout malheur, il y a de bonnes choses”, concède Olivier Blin, directeur du Théâtre de Poche. L’équipe du théâtre, les artistes du Poche et moi-même, nous avons tellement envie de réjouir qu’on va jouer dehors. Mais c’est une idée que j’ai depuis longtemps, car j’ai fait aménager une petite scène extérieure, que je trouvais sous-exploitée. L’idée est donc, ici, de faire un essai en donnant une série de représentations taillées pour cet espace”. Ce 7 mai (sous réserve de la météo) puis du 8 mai au 5 juin, à 19h, le public pourra ainsi (re)découvrir la pièce *Fritland* dans une version adaptée pour le plein air.

“De *Fritland*, nous en faisons une forme de théâtre de rue – c’est un boulot parce que ce n’est pas tout à fait la même chose au niveau technique et de la superficie de jeu”, reprend Olivier Blin. Le Covid a au moins marqué ça : on a tellement besoin de spectacles et de choses joyeuses que je vais faire cet essai avec *Fritland*. Mais, je pense que, dans les années à venir, je vais beaucoup programmer en été sur cet espace extérieur (musique, petites formes, théâtre de rue, cirque...). Je vais m’amuser avec cet espace et donc, je suis très heureux de faire cet essai avec Denis (Laujol, metteur en scène, NdLR). Cela voudra aussi dire qu’il y aura deux espaces au Poche. Pour le moment, nous avons huit à neuf créations par saison dans notre salle (intérieure), ce que je trouve peu. En doublant les espaces, cela nous permettra de passer à onze ou douze”.

#StillStanding et Plan Plein air

Écrit et interprété par Zenel Laci et orchestré par Denis Laujol, *Fritland* a été créé au Théâtre de Poche en avril 2019. Le succès a été immédiat pour ce spectacle “drôle et touchant” comme le décrit *La Libre* qui raconte l’histoire (et même les histoires) de Zenel Laci, jeune garçon d’origine albanaise qui passera dix-huit années de sa vie à peler des pommes de terre et servir des frites dans l’une des plus fameuses friteries de Bruxelles, *Fritland*, avant de rompre avec sa famille pour devenir auteur, metteur en scène et scénographe.

“Au cours de l’été dernier, dans le cadre des Ouvertures du Théâtre National (remise en mouvement du National qui est parti en villégiature à Bruxelles et en Wallonie avec des spectacles, des formes courtes, des concerts..., NdLR), nous avons déjà expérimenté *Fritland* en plein air et ça avait très bien marché”, raconte Denis Laujol. Il y a quelques mois, peut-être parce que j’ai



Auteur et scénographe, Zenel Laci s'essaye, dans “Fritland”, au métier de comédien pour interpréter ce récit tiré de son vécu, celui d’un jeune fritelier d’origine albanaise.

un peu de flair (rires) et parce que ça me plaît plutôt bien, j’ai proposé à Olivier Blin de jouer *Fritland* en extérieur. Les dates étaient fixées du 8 mai au 5 juin (le Plan Plein Air autorise 50 spectateurs en extérieur à partir du 8 mai, NdLR). Mais quand il y a eu l’appel de #StillStandingForCulture pour réclamer, entre le 30 avril et le 8 mai, la réouverture des lieux culturels, on a décidé de prévoir une représentation générale publique le 7 mai pour marquer notre soutien”.

Pour le directeur du Poche, “c’est important de marquer le coup avec #StillStanding, prudemment, dans le respect des règles sanitaires, mais de poser un geste symbolique, même si on me signale qu’il y a des risques de poursuite du Parquet”. Et d’ajouter : “Je travaille dans le théâtre depuis près de 30 ans et je ne me souviens pas qu’il y ait eu une telle union des insinuations culturelles, avec 130 lieux qui bravent l’interdit”.

“Insuffler du festif”

Présenter *Fritland* en plein air est “un challenge génial”, s’enthousiasme-t-il encore. “Ce spectacle a cartonné en intérieur, on l’exploite en tournée et, tout d’un coup, on décide d’en faire du théâtre de rue : il faut réfléchir à la technique, à la taille de la salle ; nous avons aussi décidé d’intégrer deux musiciens sur le plateau. Nous allons avoir une forme absolument mobile et on la présentera dans des festi-

vais de théâtre de rue. Ce grand écart, je l’adore!”

Et Denis Laujol de compléter : “S’il y a un peu de positif que l’on peut retirer de ce qui nous arrive, c’est qu’il y a certaines choses qui ont été peu expérimentées en Belgique, notamment le rapport à la musique, le plein air, et que l’on peut essayer de développer. Moi, ça fait longtemps que j’avais envie d’insuffler du festif dans mes spectacles”. Il a donc saisi cette nouvelle opportunité de jouer en extérieur pour intégrer à sa mise en scène deux musiciens du groupe électro-balkanique Bernard Orchestar.

“La mise en scène joue sur le fait qu’on offre la possibilité à Zenel de jouer au théâtre, mais en même temps, le challenge est qu’il fasse des frites pendant le spectacle. Donc, je vais aussi mettre les musiciens à contribution”, s’amuse-t-il. Si ce spectacle se prête aussi bien au plein air, “c’est parce que c’est comme s’il était en répétition ouverte : je suis sur le plateau, je donne des indications... On peut profiter de tous les accidents. Ça fait partie du jeu. Puis, il y a ce plaisir pour les spectateurs d’être ensemble, au Bois de la Cambre, pour partager des frites, des histoires et de la musique”.

Stéphanie Bocart

→ Bruxelles, Théâtre de Poche, du 7 mai au 5 juin à 19h. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou www.poche.be

“Dans les années à venir, je vais beaucoup programmer en été sur cet espace extérieur (musique, petites formes, théâtre de rue, cirque...)”

Olivier Blin
Directeur du Théâtre de Poche

Estelle Spoto

6 mai 2021

A partir du 8 mai, le secteur culturel est autorisé à organiser des événements en extérieur pour maximum 50 personnes. Un assouplissement très inférieur à ce qui était espéré, mais qui permet à certains de rebondir. En attendant mieux...

Par Estelle Spoto

La voie du dehors

Franchement, on a pris ça comme un bras d'honneur, affirmait, au lendemain du Codeco du 14 avril, Denis Laujol, comédien, auteur et metteur en scène faisant partie des initiateurs de l'occupation du Théâtre national. On a tous été surpris de la violence, du mépris qu'on avait en face de nous. Parce que des propositions extrêmement précises avaient été faites juste avant par les fédérations.

Le plan de déconfinement présenté au ministre de la Santé Franck Vandenbroucke réclamait, à partir du 1^{er} mai, la possibilité d'accueillir, dans une sorte de service minimum garanti, 100 spectateurs en extérieur et 50 en intérieur (avec possibilités de dérogations), « selon des protocoles déjà validés lors du premier déconfinement ». En réponse, le Codeco du 14 avril, confirmé par celui du 23 avril, autorisait dans son « plan plein air » un maximum de 50 spectateurs en extérieur et... aucun en intérieur. Ce qui explique la colère du secteur et ses réactions « désobéissantes ». Alors que le KVS (le Théâtre royal flamand, à Bruxelles) a annoncé présenter un spectacle en intérieur à partir du 26 avril, l'opération de Still Standing For Culture réunit 90 lieux ouverts depuis le 30 avril.



Dans ce climat tendu, certains voient quand même là la possibilité de recommencer à accueillir du public en toute légalité. Le Théâtre Le Public, installé à Saint-Josse, annonçait ainsi lors d'une conférence de presse, le 16 avril, ses *Retrouvailles* avec les spectateurs, grâce à une scène extérieure installée dans l'espace qui lui servait jusqu'alors de parking. Un dispositif accompagné d'un système audio où chacun est connecté au son du spectacle par un casque, pour ne pas trop déranger le voisinage.



PHOTO GUY THOMAS

Le projet a été lancé il y a plusieurs mois déjà. « En janvier, à peu près au moment où on a commencé à parler de variants, on s'est dit qu'on n'allait pas s'en sortir, que ça n'allait pas être possible, retrace Patricia Ide, codirectrice du Public avec son époux Michel Kacenelenbogen. Comme nous avons la chance d'avoir un lieu extérieur, très vite on a pensé à cette possibilité. On s'est dit qu'on allait rester dans les clous, légalistes, mais qu'on allait y arriver, on allait trouver par où passer et on n'a pas lâché. »

UNE BÉQUILLE

« Il y a plus d'une cinquantaine d'artistes qui arrivent en mai-juin, lance Jeanne Kacenelenbogen, en charge de la programmation de ces *Retrouvailles*. Dans le décor de cette scène extérieure qui est en fait la scénographie de Jacques, un spectacle sur Jacques Prévert avec Nicolas Buyse et Greg Houben, c'est une espèce de minifestival qui aura lieu, avec entre deux et quatre représentations par jour, avec aussi du théâtre jeune public et des concerts. » Dans cette programmation foisonnante de petites formes (1), on trouve des reprises, comme la « version pandémie » de l'irrésistible *Francis sauve le monde*, théâtre d'objet adapté de la BD animalière du même nom, ou le seul-en-scène de Janine Godinas, *Un grand amour*. Mais plusieurs créations seront aussi dévoilées, comme *Du paddle à Biarritz*, avec Itsik Elbaz, d'après le roman *Broadway* de Fabrice Caro, *Trois fois rien*, de et avec Soufian, Morgiane et Marwane El Boubsi, ou encore *Frou-frou*, adapté d'une nouvelle du recueil « goncourisé » de Caroline Lamarche *A la lisière*.

« Mais l'extérieur, c'est seulement une béquille, pour donner une bouffée d'air, précise Jeanne Kacenelenbogen. Ce n'est pas "la" solution, il faut pouvoir refaire du théâtre à l'intérieur. Parce que



Le Public fait ses Retrouvailles avec ses spectateurs grâce à une scène extérieure et des casques audio.

dehors, on ne pourra pas monter de plus grosses productions, mais aussi parce qu'à l'extérieur on dépend toujours de la météo. De notre côté, tout est prêt : le streaming, la scène extérieure, les salles... Notre système d'aération est en place. Michel a l'habitude de dire que "quand on sort du théâtre on est plus propres que quand on est entré". On ouvrira ce qu'on peut. Mais si les gens peuvent prendre l'avion, le métro et s'entasser dans des supermarchés, c'est bon ! Il faut faire confiance aux artistes pour faire les choses bien. »

« Le secteur fait vraiment tous les efforts possibles pour entrer dans les cases », affirme de son côté Denis Laujol. Si la reprise de son spectacle *Fritland*, du 11 mai au 5 juin, pourra avoir lieu, dans une version adaptée, en extérieur aux abords du Poche dans le bois de la Cambre, les conditions actuelles ne lui permettraient pas de présenter *Je ne haïrai pas*, dont la création, prévue en février, a été reportée fin juin. « Avec 50 personnes en extérieur, c'est juste infaisable, dit-il. Si c'est 50 personnes en intérieur, on va réfléchir. Ce n'est pas génial mais ce sera peut-être une première étape. » Pour l'instant, les yeux restent donc rivés sur la réouverture autodéterminée du KVS depuis le 26 avril et l'opération *Still Standing*. Parce que la voie intérieure est indispensable. ▣

« Il faut faire confiance aux artistes pour faire les choses bien. »

(1) Le programme complet de *Retrouvailles* est disponible sur theatrelepublic.be

Critique scènes: Friterie à ciel ouvert

14 mai 2021



[Estelle Spoto](#)

Journaliste

Le Théâtre de Poche reprend *Fritland*, le spectacle à succès de Zenel Laci et Denis Laujol, en version outdoor au souffle balkanique. Sous les étoiles, les frites ont encore meilleur goût.



"On s'adapte", nous dit-on au Théâtre de Poche. Il n'est toujours pas possible de jouer en intérieur, mais le plan plein air du gouvernement De Croo permet néanmoins une petite éclaircie, se matérialisant ici autour de la scène extérieure montée entre les arbres, juste à droite de l'entrée du théâtre niché dans le bois de la Cambre. Et pour cette réouverture, le Poche mise sur un de ses succès, créé il y a deux ans, *Fritland*, en proposant une version boostée aux rythmes des Balkans, avec deux musiciens (Benoît Randaxhe et Stéphane Diskus) qui sortent des feuillages.

Anouchka Vilain | Attachée de presse | Presse@poche.be | +32 2 647.27.26 | Théâtre de Poche

Fritland, c'est donc, pour rappel, le nom bien réel d'une friterie située au centre-ville de Bruxelles, à proximité de la Bourse, ouverte et gérée par la famille de Zenel Laci, dont les parents ont fui la dictature albanaise dans les années 50 et ont rejoint la Belgique après 8 ans passés dans des camps de réfugiés. *"Pour que les Belges viennent manger des frites chez nous, il faut qu'elles soient fraîches!"*, déclare le paternel qui, suivant les règles édictées dans le Kanun, gère la famille d'une main de fer. Il faudra du temps et du courage au jeune Zenel, déscolarisé mais fan de littérature et poète dans l'âme, pour oser affirmer son envie de quitter l'entreprise familiale, quitte à vivre un temps dans un grenier sans toilettes et à faire les poubelles pour se nourrir.



© Marie Aurore d'Awans

Et le voilà donc, Zenel, sur scène pour raconter son histoire. Dans cette tâche, il peut compter sur Denis Laujol, dans son propre rôle, celui du metteur en scène là pour cadrer, encourager, corriger et tirer le suc dramatique de la biographie, même s'il faut pour cela rendre tire-larmes une chanson à vocation paillarde. Les relations entre dirigeant et dirigé tournent à la parodie, le premier voulant sans cesse ramener le second à ses patates qu'il veut tant quitter, et les rôles finissent par s'inverser autour du deal de départ: raconter tout en pelant suffisamment de pommes de terre pour distribuer des cornets à tout le public à l'issue du spectacle.

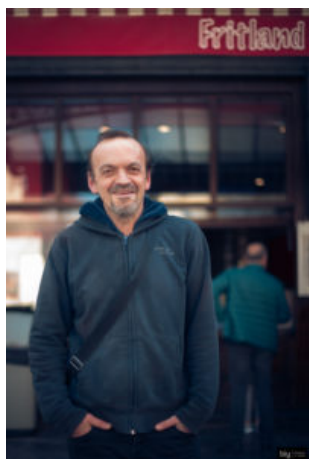
Pari gagné pour l'équipe. Dans la fraîcheur du soir qui tombe, les bâtonnets croustillants, frits au fil de nouvelles anecdotes, semblent d'autant plus succulents.



Fritland naît dans les années 70 quand une famille d'immigrés albanais nourrie au rêve américain atterrit à Bruxelles. Les Laci achètent un local derrière la Bourse et y ouvrent leur commerce qui tournera 24h/24. Les six enfants sont mis à contribution. Cette histoire de famille est racontée par Zenel Laci, l'un des fils, avec une sincérité touchante et beaucoup d'humour. L'histoire de Zenel est intime, précieuse, car elle nous parle d'immigration, mais également de réalisation de soi.

Vos parents arrivent d'Albanie en Belgique alors qu'ils avaient des rêves d'Amérique. Comment était votre enfance en tant qu'enfant d'immigrés ?

Dans la tête de mes parents, il était évident que la Belgique était un passage et non une destination. Les premières années, nous sommes restés enfermés sur nous. Il n'y avait que les Albanais qui franchissaient la porte. Et un jour, mes parents décident de reprendre un commerce et le transformer en friterie. Fritland était né. Nos parents nous ont mis à contribution mes frères et mes sœurs. À ce moment-là, c'est un peu comme si le monde s'ouvrait à nous. On rencontrait enfin des Belges et à travers eux la liberté qu'ils avaient et qui nous était interdite. Notre père était très très dur avec nous, mais également avec lui-même.



À quel âge avez-vous commencé à travailler à la friterie Fritland ?

J'avais 14 ans ! Les deux premières années, j'allais à l'école et puis je travaillais. En toute honnêteté, je n'aimais pas l'école. Je faisais l'école buissonnière. Quand mon père l'a découvert, il m'a fait travailler à temps plein (rire) ! Je n'étais pas un mauvais élève...mais on nous avait placés dans une école technique et ce n'était vraiment pas ma tasse de thé. J'allais seulement aux cours qui m'intéressaient comme le français, l'histoire ou encore la géographie.

Comme j'en ai eu vite marre de traîner dans la rue, j'avais inventé tout un stratagème. Je faisais semblant de partir à l'école. J'attendais que la maison soit vide et puis, n'ayant pas les clés, je m'introduisais dans la maison par le soupirail. Je me cachais dans le grenier et je passais mes journées à lire. Je me suis nourri de littérature, huit heures par jour au lieu d'aller à l'école. Mon rêve a toujours été l'écriture depuis tout petit. Le théâtre est arrivé bien plus tard.

Quel a été le déclencheur qui vous a poussé à écrire votre histoire et celle de la friterie ?



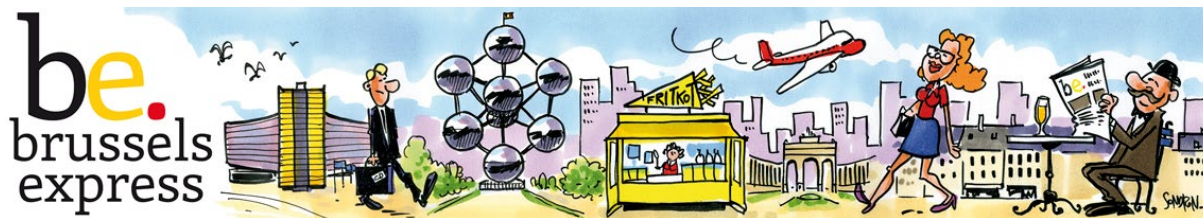
Je racontais souvent ce qu'il se passait à la friterie. Pour placer les choses dans leur contexte, dans les années 90 à la Bourse, ce n'était pas du tout pareil à aujourd'hui. C'était très dur, plus violent ! Les Halles Saint-Géry n'étaient pas du tout ce qu'elles sont aujourd'hui. C'était un quartier qui faisait peur. Je racontais souvent les anecdotes sur les clients de la nuit, comme les prostituées ou les travestis. En racontant mes histoires, je les tournais un peu en dérision et ça plaisait ! Jusqu'au jour où on m'a suggéré de les écrire. La première version du spectacle Fritland mettait les clients en avant et le fritier en retrait. Olivier Blin (directeur du Théâtre de Poche) est venu assister à une lecture et il nous a dit, très justement, que ce genre d'histoire était du déjà-vu. Il nous a suggéré d'accentuer l'histoire autour du fritier en ajoutant qu'il prenait le spectacle à la seule condition que je joue dedans (rire). Et c'est comme ça que le spectacle Fritland est né.

Et puis, vous rencontrez Denis Laujol qui met le spectacle en scène...

C'est exact ! [Olivier Blin](#) a directement pensé à lui, car Denis a un parcours de vie incroyable et invraisemblable. Je me demande souvent combien nous avons de vies dans une vie. Denis Laujol voulait faire du vélo en professionnel. Il a sacrifié, je pense, toute sa jeunesse, pour s'entraîner et être le plus performant possible. Pour se rendre compte un jour qu'avec sa morphologie, il ne pourrait jamais être un champion ou il fallait qu'il se dope... ce qu'il refusa. Abandonnant ses rêves les plus fous, il en fit une dépression et c'est un psychologue qui lui suggéra de commencer le théâtre. Dès qu'il commença, une nouvelle passion était née. Il a également fait un spectacle relatant sa vie. Ce qui permet de nous comprendre encore mieux.

Le spectacle parle de votre vie et de comment vous avez pu réaliser votre rêve, quitter les projets que vos parents avaient pour vous...

Ce spectacle représente tellement de choses pour moi ! Mais c'est avant tout dédié à tous ceux qui ont des rêves. J'ai travaillé à la friterie de mes 14 à mes 30 ans. Ce n'est seulement qu'à cet âge-là que j'ai eu enfin la force de me libérer et de décider de vivre pour moi. C'était très long de vivre toutes ces années sous la coupe d'un père autoritaire. C'est une question d'émancipation. On ne peut pas être loyal et réussir. On reste honnête, mais la loyauté est un principe qui peut être lourd.



Kate Holman – 24 avril 2019

Dreams, people and potatoes: Fritland offers a glimpse of Utopia

Everyone knows Fritland: the number one Fritkot next to the Bourse in the centre of Brussels. But *Fritland* the stage play?

Indeed, the eponymous production opening this week at the Theatre de Poche in the Bois de la Cambre is the unexpected account of one man's journey to explore and come to terms with his background, and in doing so realise his ambition to make theatre.

Fritland was – and is – Zenel Laci's family business. For 18 years – from the age of 14 – he worked there 12 hours a day, sometimes 7 days a week. There's nothing he doesn't know about twice-fried chips, fricadelles and sauce andalouse, about the streets of Brussels late at night and the characters who inhabit them. "I have been wanting to write about it for years," says Laci. Three years ago, he set pen to paper. Now, working with director Denis Laujol he has created and performs a one-man show that captures the humour, drama and pathos of those years.

Laci's father arrived in Belgium in 1963, after fleeing from Albania and living with his family in refugee camps for a decade. He dreamed of America and discouraged his five children from integrating into Belgian society. But instead of crossing the Atlantic, the Laci's father stayed, and ironically established the very symbol of Belgian life, Fritland. The whole extended family was pressed into service, working backbreaking hours to win the security their father coveted.

The play started as "a sort of patchwork", says Laci. But for nearly two years, he and Laujol have worked to select the most interesting anecdotes and create a narrative. It is above all about emancipation. Laci's love of literature and theatre brought him into direct conflict with his family's traditional values, until he finally broke away to take up drama studies. The harsh disapproval of his father meant that he too experienced a form of exile.

"*Fritland* is about becoming an adult," explains Laujol. "Zenel and I are both great dreamers. But there comes a time when you have to act. It's not easy to become an artist."

Not easy indeed for Laci – who never expected to be a performer. But when the Director of the Theatre de Poche saw and liked his script, he imposed just one condition: that Laci should play himself. With a successful career as director already behind him, this will be Laci's first time in front of an audience: a place where he feels "uncomfortable".

Fritland articulates the pleasure in storytelling. Says Laujol: "We play a lot with the expectations of the audience. It's a story about emigration, so there's something tragic, but there is also a lot of humour." The material to draw on was plentiful. Staying open sometimes until 5am, Fritland became a haven for those with nowhere else to go. Laci recalls Joseph *le clochard* (the vagrant), the *drôle d'homme* with his little bonnet who showed up at Fritland at dawn one morning and found Laci behind the counter reading a book.

Anouchka Vilain | Attachée de presse | Presse@poche.be | +32 2 647.27.26 | Théâtre de Poche

“He thought that was unusual,” admits Laci, who soon discovered that although Joseph lived on the streets, he was a former French teacher. Together they discussed Laci’s writing and Joseph edited his texts. “He encouraged me, and was the first person, apart from my sister, who really showed me what literature was about – that it has power.”

I wanted to know which writer most influenced Laci. “Dostoyevsky” he replies without hesitation. “He’s a genius. He goes to the truth and has something for say at all stages of life. He tackles universal themes.” He cites a phrase from *The Brothers Karamazov* which had a profound impact on him: “Every human being has at some time wanted the death of his father”. In Dostoyevsky, Laci found insights into his own personal family conflict. Yet despite the bitter struggle between generations, *Fritland* is still a homage to his father, who is “omnipresent” in the text, says Laci. Working with Laujol, he became more aware of how the older man struggled to build his own destiny.

A few years ago, Laci set up his own Fritland Theatre Company, and it was then he decided the story had to be told. More than just a chip shop, the staging recreates a space that stirs the imagination of the audience to soar beyond steaming trays of golden *frites*. “Fritland is what? It’s a fritkot, it’s people, it’s potatoes, it’s Belgium. Everything is there,” concludes Laci. For at the same time it is a kind of Utopia, an imaginary country: Fritland – Neverland, the culmination of his late father’s dreams of America.

The play promises to be a discovery for the audience, with some little surprises added in to recreate the Fritkot atmosphere. It can be seen at the [Theatre de Poche](#) until 18 May.



Dominique Mussche
06 mai 2019

«Fritland» au Théâtre de Poche: de la friterie à la scène, un récit de résilience bien trempé

CRITIQUE ***

« Pour réaliser ses rêves, il faut tout quitter ». A trente ans, Zenel Laci décide d'abandonner Fritland, la florissante friterie familiale bruxelloise, pour entreprendre des études et échapper au joug d'un père redoutable, patriarche accroché aux traditions les plus rétrogrades de son Albanie natale. Son amour des mots et de la scène le mènera à frapper à la porte du Théâtre de Poche avec, à la main, le manuscrit qui prendra forme deux ans plus tard. Il vous attend déjà, assis à éplucher ses patates en silence, sourire malicieux aux lèvres. A ses côtés, des montagnes de pommes de terre résignées à passer entre ses mains expertes. Mais il ne sera pas seul sur le plateau : c'est Denis Laujol, le metteur en scène, qui parlera le premier, pour nous présenter le personnage, avant de se replier sur le côté devant ses ordinateurs. Le ton paraît un peu condescendant de prime abord, comme si on présentait un amateur sympathique arrivé là par hasard ... Erreur : les brèves interventions de Denis Laujol pour commenter, dialoguer ou « recadrer » révéleront plutôt un jeu subtil qui fait rebondir le récit et apporte une touche d'humour supplémentaire à ce spectacle qui n'en manque pas ... Car de l'humour, Zenel Laci en a à revendre pour nous conter son histoire et celle de sa famille. Et pourtant ... Tout commence en 1952 quand le père est obligé de quitter l'Albanie communiste avec les siens. Il rêvait d'Amérique, mais c'est en Belgique qu'il devra se poser au terme d'un long et dramatique périple. Après les forges de Clabecq, cap sur Bruxelles pour ouvrir près de la Bourse une friterie qui deviendra bientôt une des plus réputées de la capitale. N'est-ce pas la meilleure manière de s'intégrer en Belgique... ? Notre héros a quatorze ans à l'époque et le père découvre qu'il brosse les cours de l'école technique où on l'a casé, pour lire en cachette. Au travail ! C'est lui qui va faire tourner la baraque, travaillant jusqu'à quatorze heures par jour. Mais deux ans plus tôt, grâce à sa sœur, il a découvert les livres. Désormais il tutoie Jules Verne, Rimbaud et Dostoïevski, et se lance dans l'écriture. Son papier : les cornets de frites qu'il parsème de vers. Ses lecteurs : les clients ou les jeunes du samedi soir qui fréquentent le Club 25 voisin et apprécient les services de ce champion inattendu du poème d'amour. Son comptoir est devenu son théâtre et ses clients en sont les personnages, attachants comme ce professeur retraité qui l'initie à Sartre, mais violents parfois les soirs de matches de foot. Zenel Laci est un merveilleux conteur. Il vous capte l'attention dès le premier instant et ne vous lâche plus, tout en ménageant la juste distance qui lui permet de jeter un regard ironique et lucide sur cette vie dure mais peu banale dont il parvient à extraire le suc mémorable. Et s'il ne ménage pas la communauté albanaise, c'est avec un sourire mêlé de tendresse : on n'oubliera pas le récit burlesque du voyage en Albanie profonde, imposé par le père en vue d'un mariage arrangé. Le tout coulé dans une écriture alerte et mené avec un sens évident de la narration.

Aujourd'hui, Zenel Laci est écrivain et metteur en scène, et son récit est aussi un beau témoignage de résilience et de renaissance par le théâtre. Et ce n'est pas un hasard si l'on retrouve à la mise en scène Denis Laujol, ancien coureur cycliste professionnel converti, lui aussi, sur le tard. Dernier conseil : quand les applaudissements se seront tus, ne prenez pas tout de suite le chemin du retour. Car le spectacle se prolonge au clair de lune : tout en vous mitonnant de savoureuses frites dans sa baraque prodigieuse, Zenel Laci poursuit le récit de ses aventures à l'ombre des grands arbres. Prélude à une « Saison 2 » ... ?



Autori, scenografi dhe komediani shqiptar Zenel Laci, po korr sukses në Belgjikë falë punës dhe talentit të tij. Në një intervistë për **Abcnews.al**, Laci rrëfen se si arriti të dominojë skenat e teatrove në Belgjikë. Aktori rrjedh nga një familje emigrantësh shqiptarë, e cila u vendos në Belgjikë në vitin 1963 në kërkim të një jete më të mirë. Por pas shumë, vështirësish, peripecish e sakrificash, ata arritën të hapnin lokalin “Fritland” ku shërbehen patate të skuqura. Por tashmë “Fritland” nuk është vetëm një lokal. Autori Laci me emrin e “Fritland” ka krijuar një shfaqje, e cila po luhet në të gjithë teatrot e Belgjikës.

Nga punonjës në një lokal ku shërbehen patate të skuqura në skenën e teatrit, kjo është ajo që Zenel Laci tregon me hollësi në shfaqje. Aty trajtohet jeta e një familje emigrantësh shqiptarë në Belgjikë. Zenel Laci gjithashtu e zhyt publikun në botën e mahnitshme të Fritlandit, vendi emblematic në zemër të Brukselit dhe renditet ndër lokalet më të mira të patateve në kryeqytet. Nëpërmjet humorit delikat, imitimeve, poezive, muzikës dhe shfaqjeve të tjera, aktori ju kthen në vitet ‘80-të.

-Kur është larguar familja juaj nga Shqipëria?

Zenel Laci: *“Prindërit e mi e kanë braktisur Shqipërinë në vitin 1952”.*

-Cilat ishin vështirësitë me të cilat u përballën në Belgjikë?

Zenel Laci: *“Pas tetë vitesh pritje në kampet e refugjatëve në Kroaci dhe pastaj në Itali, sepse ëndrra e prindërve ishte të shkonin në Amerikë, e që nuk arritën ta merrnin vizën, prindërit e mi u vendosën në Belgjikë më 1963”.*

-Me çfarë pune merreshin ata?

Zenel Laci: *“Fillimisht babai ka qenë punëtor në një fabrikë në zonën frankofone të Belgjikës, ndërsa nëna ka punuar punëtore në aeroportin e Brukselit”.*

-Po puna juaj e parë cila ishte?

Zenel Laci: *“Babai im ëndërronte të kishte një biznes të vetin. Pasi fabrika në të cilën punonte filloi të falimentojë ai gjendet i papunë. Atë kohë jetonim jashtë Brukselit. Babai vendosi të blejë një dyqan në qendër të kryeqytetit në të cilin bëheshin patate të skuqura”.*

-Sa kohë keni punuar në dyqanin e patateve “Fritland”?

Zenel Laci: *“Aty kam punuar prej moshës 14 deri në moshën 30-vjeçare”.*

-Çfarë ju bëri të largoheshit nga dyqani i patateve?

Zenel Laci: *“Ëndrra ime gjithmonë ka qenë letërsia, por meqë duhej sakrifikuar për të fituar financiarisht im atë vuri në punë pesë fëmijët. Pas disa vitesh sakrificë, jam betuar se në moshën 30 vjeçe do të iki nga dyqani për të vazhduar studimet”.*

-Flisni pak për klientët e “Fritland”?

Zenel Laci: *“Fritland” është dyqani më i njohur në Bruksel. Ai frekuentohej nga turistë që vinin nga mbarë bota dhe nga vendasit. Patatet e skuqura janë ushqimi më preferuar i belgëve dhe prodhim i njohur botërisht. Kështu, “Fritland”, frekuentohet nga të gjitha shtresat”.*

-Çfarë keni bërë më pas?

Zenel Laci: *“Në moshën 30-vjeçare kam filluar studimet e larta për skenografi dhe pas mbarimit të tyre kam vazhduar studimet universitare për dramaturgji dhe regji”.*

-Si u fut në skenë një shqiptar që punonte në një dyqan patatesh?

Zenel Laci: *“Pas studimeve kam filluar të shkruaj drama dhe kam krijuar skenografi, kam vënë në skenë tekstet e mia në disa teatro blegë. Por shfaqjet e mia janë luajtur edhe në Paris, Tiranë dhe Prishtinë. Kjo do të thotë se patatet nuk janë më pjesa ime e jetës, por çdoherë kam pasur dëshirë të shkruaj një dramë lidhur me “Fritland” dhe historinë e dhimbshme që kanë kaluar prindërit e mi”.*

-Sa kohë u ka marrë përgatitja e shfaqjes?

Zenel Laci: *“Dy vjet, do të thotë: shkrimi i tekstit, për t’u përgatitur unë si aktor dhe për të gjetur producentin e pjesës së teatrit”.*

-Cili është subjekti i saj?

Zenel Laci: *“Rrëfej historinë e një familje refugjatësh politike shqiptar dhe gjithashtu historinë e një të riu të kësaj familje që emancipohet rreth mitit të babait dhe realizimit të vetvetes”.*

-Çfarë e bën kaq të magjishme shfaqjen “Fritland”?

Zenel Laci: *“Spektatori belg ka qenë i prekur nga singeriteti i rrëfimit të historisë sime dhe në të njëjtën kohë zbulon një Shqipëri jashtë klisheve”.*

– Cili është mesazhi i juaj për shqiptarët?

Zenel Laci: *“Të mos jetohet me mite, por të jetohet në struktura. Dhe për t’u arritur kjo duhet guxuar të shpaloset intimiteti. Kjo është e vetmja mënyrë për të ekzistuar dhe është rruga më e mirë për të gjetur lirinë”.*./abcnews.al



Fritland, një shqiptar në podiumet e teatrit belg

Hënë, 13 May 2019

Elona Zhana

« Cdo gjë ka filluar dy vite e gjysëm më parë kur Zenel Laçi, me një dosje plot shkrime poshtë krahu, mes të cilave edhe historia e jetës së tij, erdhi të na takojë, - kështu shprehet drejtori i teatrit të « Poche » z. Olivier Blin. Për ne ishte menjëhëre e qartë - vazhdon ai, - askush tjetër nuk mund ta aktronte atë shfaqje si Zeneli. Ndaj ne vendosëm ti hapim atij dyert e teatrit tonë më këtë kusht të vetëm dhe me koshience të plotë që duke mos qënë aktor, kjo shfaqje do të ishte një sfidë për Zenelin dhe për ne. »

Për lexuesit mbase duhet thënë që « Theatre de Poche » i krijuar në fillimin e viteve 50 është një institucion shumë i rëndësishëm i botës së teatrit belg dhe më gjërë atij frankofon. Shfaqja Fritland ka filluar me datën 23-04-2019 dhe është që tani një sukses. Kjo ka bërë që teatri ta zgjasë atë gjer në fundin e qershorit.

Futemi në sallë e cila është plot, madje të gjitha vendet janë rezervuar edhe për javën tjetër. Dritat fiken. Publiku gjen një Zenel të relaksuar që duke qeruar patete dhe duke kaluar me shumë finesë nga një skenë humri në një skenë të dhimbshme na tregon historinë e tij. Për publikun shqiptar historia e tij i ngjan shumë të tjerave dhe mardhënia e Zenelit aktor me Shqipërinë dhe të gjithë trashgiminë e saj kullore, morale e etike, si për një mazhorancë të shqiptarëve të diasporës, është një mardhënie dashurie e urrjetje. Tek Zeneli ky shkëmbim materializohet nëpërmes figurës së babait, një baba autoritar që lëndon nga njëra anë me aplikimin e atyre rregullave arkaike do të thotë përjetshme të cilat kur nuk janë qesharake bëhen tragjike për shoqërinë belge në të cilën jeton tashmë familja. Nga ana tjetër babai autoritar është një model, ai i njëriut që pavarësisht çdo gjëje beson në ëndërrën e tij dhe skenën e fundit e shfaqjes, është një lloj homazhi ndaj tij ndërsa Zenel i tregon se tashmë Fritland, dyqani ku familja shet patate të skuqura është i njohur botërisht dhe i cilësuar si më i miri i Brukselit nga Shoqata e Konsumatorëve Belg. Pra nëse historia megjithëse autentike i ngjan shumë të tjerave, risia dhe do të thotë çelësi i suksesit të aktrimit dhe pjesës qëndron në aftësinë e Zenelit aktor dhe shkrimtar për të treguar me emocion dhe humor ngjarje e mardhënie që ende perceptohen si tabu. Dhe të gjitha këto serviren me kujdesin e madh për të qëndruar larg patosit, viktimizimit apo nostagjisë.

Në fund të shfaqjes publiku ka mësuar se si Fritland është krijuar në vitet 70 nga një familje shqiptare e ushqyer me ëndërrën amerikane e cila vendoset në Belgjikë në pritje për më mirë. Familja Laçi blen një lokal të vogël afër Bourse dhe hapën një biznes që punon 24 orë në 24. Cdonjëri nga 6 fëmijët duhet të punojë. Nën drejtimin e një babai autoritar Zeneli punon 14 orë në ditë : patate të skuqura, salcë, salcë ...

Ai ruan edhe sot e kësaj dite shenjat : flokët e djegura nga yndyra, venat e dala nga të qëndruarit në këmbë, një tendinit në shpatull si pasojë e ngritjes së kovave të rënda me patate... Fritland bëhet i sukseshëm dhe familja jeton mirë. Por paratë nuk janë ëndërra e tij. Ato ç'farë don Zeneli janë letërsia, arti, të ëndërrojë, të shkruajë. Dhe kështu ai tregon e dëgjon histori me e nga klientet gjithmonë në përpjekje për të dalë nga fati i mallkuar i një patateskuqësi shqiptar, për të gjetur rrugën e tij, për të gjetur lirinë...

Mediat belge shkruajnë për Fritland :

Me humor dhe prekës ! –*La Libre Belgique*

Lemë aty një copë zemre ! – *Le soir*

Kjo shfaqje të bën çmëndurisht mirë. Qeshim më shumë një herë, dalim nga aty të prekur dhe të lumtur. – *Françoise Nice*

Zenel Laci të mbërthen që në çastet e para – *RTBF Culture*

Një spektakël intim, i ndjeshëm dhe i çmuar –*Brussels is Yours*

I urojmë jetë të gjatë këtij krijimi të bukur. –*RTBF La Première*

Ndërsa Zeneli mbyll shfaqjen duke ftuar jashtë publikun për të ngrënë patate të skuqura dhe për të folur me nga afër me autorin/aktor/ish-patateskuqës ku edhe tregon me tjeshtësne e tij karakteristike gëzimin që ka për suksesin e kësaj pjese që producentë të shumtë po shtyhen ta blejnë, ne largohemi nga aty me ndjenjën që utopia po bëhet reale : është pikërisht e larg pritshmërisë së Zenelit, Fritland që po i kthen lirinë atij.

